

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France... Un an, 35 fr. — 6 mois, 18 fr. — 3 mois, 10 fr.
Étranger... Un an, 70 fr. — 6 mois, 36 fr. — 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

Hughes ou Wilson? — Les leviers politiques de l'élection américaine



MR EDISON



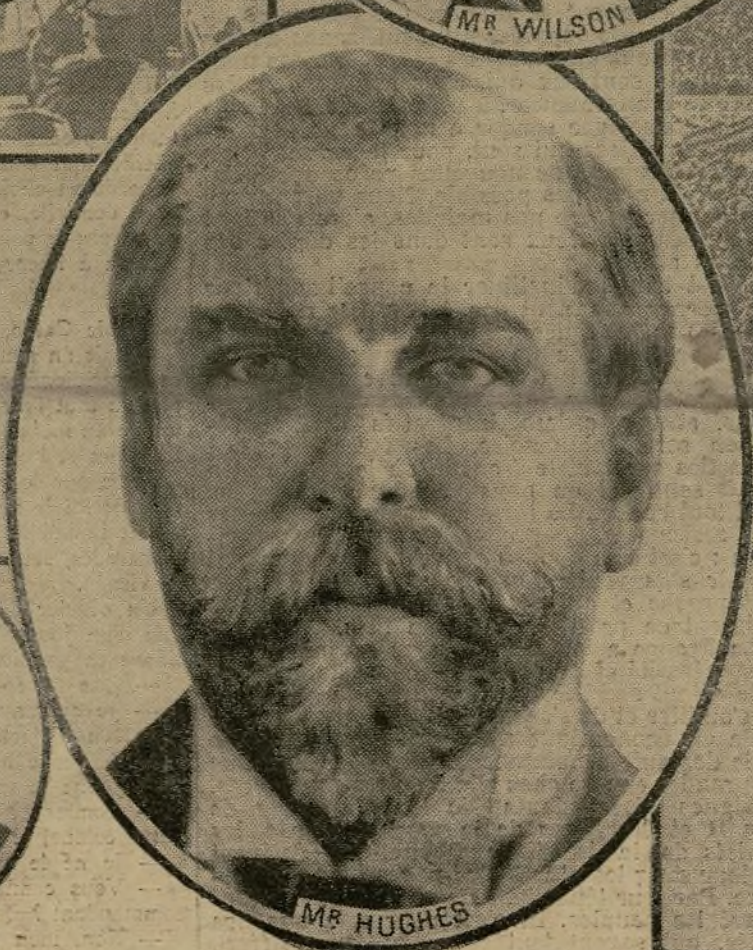
MR WILSON



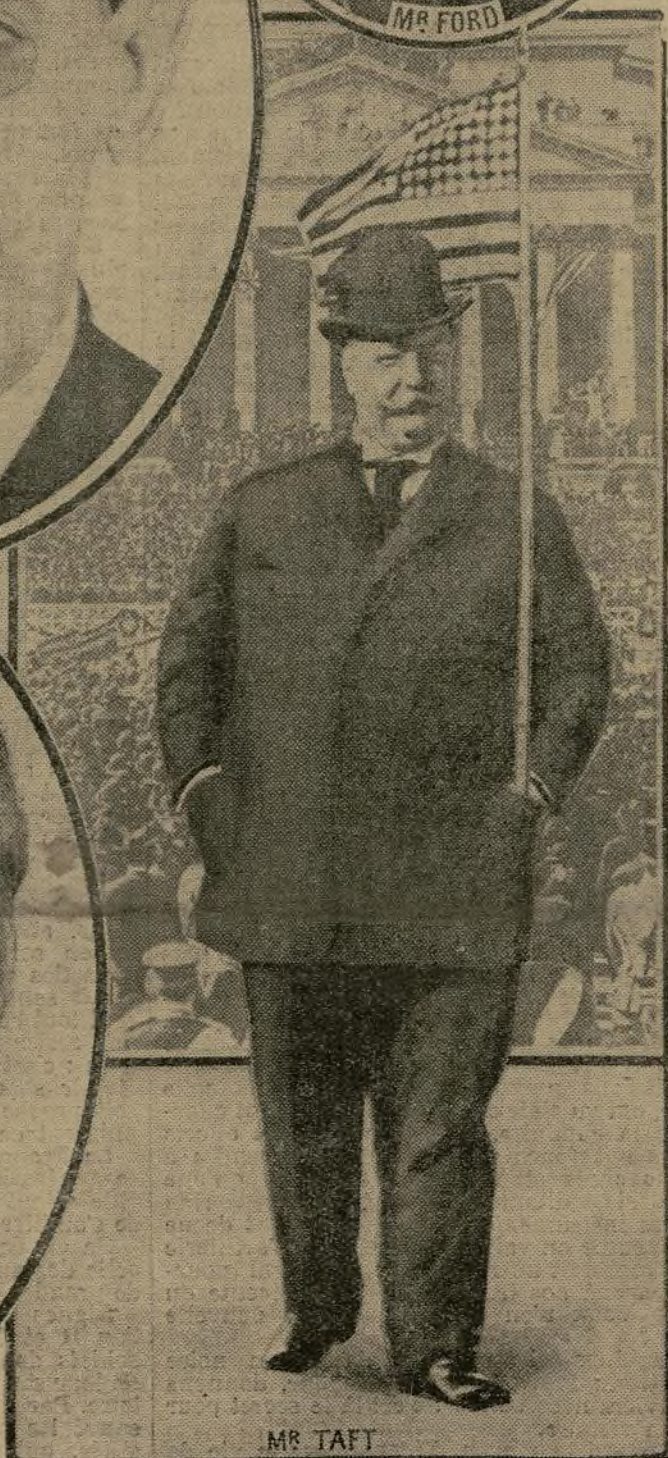
MR FORD



MR ROOSEVELT



MR HUGHES



MR TAFT

Dans le grand débat électoral qui passionnera encore quelques jours les Etats-Unis, les deux candidats en présence sont, l'un et l'autre, soutenus devant l'opinion par des *leaders* dont la parole est également écoutée. M. Wilson est défendu par MM. Edison, le grand savant; Ford, l'industriel milliardaire et pacifiste dont on n'a pas oublié la campagne en Europe; par M. Samuel Gompers, chef de la Fédération du Travail. Les « patrons » de M. Hughes sont MM. Roosevelt et Taft, les deux anciens présidents; Root, personnalité politique, et Pierpont-Morgan, le riche financier.

Ayuntamiento de Madrid

LA PROPORTIONNALITÉ DES SACRIFICES (1)

L'EFFORT FRANÇAIS

S'il nous arrive de considérer en un faisceau de forces unanimes la masse des Alliés : 170 millions de Russes, 40 millions d'Anglais, 40 millions de Français, 36 millions d'Italiens, 8 millions de Roumains, 6 millions de Belges, 3 millions de Serbes, sans compter les populations coloniales anglaises et françaises, nous constatons une telle supériorité sur toutes les forces unies des empires centraux que nous ne pouvons pas douter de remporter une victoire décisive. Mais pour obtenir cette victoire dans de bonnes conditions et dans un bref délai, il faut faire passer, dans l'organisation et dans les faits, cette puissance colossale.

Soldats de l'Alliance, vous êtes tous les soldats d'une même cause, et vous êtes incontestablement liés au même destin ! Vous n'êtes plus Russes, Anglais, Italiens, Belges, Serbes, Roumains, vous êtes les adversaires déterminés de l'hégémonie allemande. Il faut donc que chaque pays apporte sans réserve, à la disposition des besoins militaires, ses forces disponibles ; il faut que la direction des opérations de guerre puisse prendre, où ils se trouvent, les soldats nécessaires et les envoyer en un point quelconque du front unique. Il faut compléter les répartitions d'armes, de canons, de munitions, d'or, de charbon, de blé, par une répartition non moins indispensable des effectifs.

Le coup d'œil que nous avons jeté à cet égard dans les articles précédents sur l'état comparé des mobilisations nous a montré que certains de nos alliés détiennent encore des forces disponibles imposantes.

Est-ce à la France qu'il doit être fait appel pour fournir les hommes dont les offensives prochaines peuvent exiger la concentration ?

Il ne peut être dit à notre pays : « Tu n'as pas assez donné ! » La France, directement menacée, envahie, et qui sentait dirigée sur son cœur la pointe de la menace allemande, a tout jeté dans la bataille avec une prodigalité que les circonstances imposaient, mais qui n'en reste pas moins prodigieuse. Notre pays avait, en 1913, révisé sa loi militaire et porté au maximum les effectifs mobilisables.

Cette loi, qui renforçait considérablement la force de la France, fut établie sur les mêmes principes que celle de 1905. Ses auteurs et le Parlement affirmèrent, avec raison, une fois de plus que, seule, la nation armée bien préparée pouvait sauver la France.

L'armée nationale, émanation même de la Patrie, comprenait vingt-six classes. Aucune inégalité ne subsistait : tout homme apte à servir entraînait dans ses rangs. Toutes les dispenses ou exonérations partielles de l'impôt du sang avaient disparu : l'intellectuel, l'étudiant, le soutien de famille même voyaient la fin de privilèges qui, jusqu'alors, avaient paru justifiés. La France se présentait donc, en août 1914, avec tous ses hommes valides de vingt à quarante-six ans, et, dès l'abord, elle réalisait ainsi un pourcentage d'incorporations qu'aucun des Alliés n'a encore, à beaucoup près, réalisé.

Mais quelles ont été, depuis lors, les étapes de l'effort français ?

Je ne parlerai pas aujourd'hui de la fabrication des canons et des munitions, de ces créations d'usines de guerre, de ce tour de force qui a été réalisé pour donner à nos soldats tout ce dont ils avaient besoin, et que certains d'entre nous avaient réclamé à cor et à cri avant la terrible catastrophe. Je ne dirai pas tout ce qui fut fait pour envoyer aux armées des canons, des munitions, des avions, des engins de tranchée, du matériel de toute nature. Il faudrait tout un long article. Mais, tout de même, il est juste de rendre hommage aux commissions parlementaires qui, dans cette guerre, ont vu clair avant ceux qui étaient chargés de la conduire. L'histoire dira les efforts qu'elles ont fournis pour faire comprendre à certains chefs et à certaine direction qu'une troupe, si vaillante soit-elle, ne peut rien sans les instruments qui lui permettent de ne pas dépenser en vain son héroïsme. L'artillerie lourde semblait un non-sens : elle aurait pourtant épargné nos troupes. La prise récente du fort de Vaux n'en est-elle pas une nouvelle preuve ?

Intensifions chaque jour davantage notre production ; fabriquons nuit et jour, donnons les ouvriers nécessaires : c'est là le secret pour hâter la victoire.

C'est aussi le moyen d'économiser la vie de nos héroïques soldats, et de ménager nos effectifs.

Les effectifs ! Quels sacrifices la France n'a-t-elle pas déjà consentis ! Le 2 septembre 1914, appel par anticipation des jeunes gens de dix-

neuf ans ; le 3 décembre 1914, appel par anticipation des jeunes gens de dix-huit ans ; le 6 avril 1915, appel par anticipation de la classe 1917. Nous en sommes à préparer celui de la classe 1918. Voilà pour les anticipations.

D'autre part, nous avons maintenu à la disposition du ministre de la Guerre, le 6 décembre 1914, les hommes de quarante-sept ans, qui vont en avoir quarante-neuf ; le 24 octobre 1915, nous avons maintenu la classe 1888, en sorte que les classes libérables le 1^{er} octobre 1914 et le 1^{er} octobre 1915 sont encore aux armées. Un projet de loi déposé le 22 septembre 1916 tend au maintien, dans les mêmes conditions, de la classe 1889.

Nous avions dans chaque classe appelé tous les hommes aptes au service militaire ; aucune exemption ne subsistait plus, si elle ne dérivait d'une insuffisance physique. Or, dès le 9 septembre 1914, nous décidions de réviser tous les exemptés et réformés ; le 6 avril 1915, nous convoquions encore devant les conseils de révision les ajournés des classes 1913, 1914, 1915 et les réformés, par congé n° 2 ou temporairement, entre le 2 août et le 31 décembre 1914.

Par la loi du 17 août 1915 (loi Dalbiez), nous posons le principe d'une double visite pour tout homme classé dans la position de réforme ou d'exemption. Enfin, le 13 avril 1916, nous soumettions à ce deuxième examen les ajournés des classes 1913 à 1917 et les exemptés des classes 1915, 1916 et 1917. Pour rendre aux troupes combattantes le plus d'éléments actifs possible, nous prévoyions et organisions le concours, par voie d'engagements spéciaux, des hommes dégagés de toute obligation militaire (art. 4 loi Dalbiez). Nous avons même appelé les femmes à suppléer les auxiliaires des bureaux. Nous avons tout utilisé. Voilà ce qu'a fait la France. A-t-elle le droit d'être aidée désormais par ses alliés qui ont encore de nombreuses réserves d'hommes valides ?

Certes, nous avons cueilli les lauriers les plus beaux : la Marne, l'Yser, Verdun, la Somme ! Mais quand nous comptons, sur notre sol même, où l'armée allemande est encore momentanément installée, sur l'aide de nos alliés, faisons-nous autre chose que de dire : « Voyez, notre cause est commune, notre victoire profite à tous, nos revers nous atteignent tous. Regardez : sur dix habitants, nous avons donné plus d'un homme à la cause commune. Nous avons tout appelé, tout visité, et contre-visité ; derrière les poitrines de nos soldats, dont les exploits étonnent le monde, nous nous efforçons encore de suppléer à l'insuffisance de nos moyens. Nous appelons des étrangers, des neutres, et ce sont eux qui, chez nous, aident les femmes à enseigner, à moissonner ! » Peut-on en conscience songer à nous pour de nouveaux sacrifices qui sont, pour la cause même de tous, l'origine de nouvelles préoccupations ? Non. Cela n'est pas possible. Nous ne pouvons pas donner encore nos malades, alors que tant d'hommes vigoureux sont dans les dépôts des armées alliées.

Il est temps d'instituer le conseil supérieur de guerre permanent des Alliés. Les décisions prises par ce conseil, basées sur la connaissance parfaite de la situation sur les divers théâtres et dans les divers pays, se traduiraient par des plans, des instructions, et des ordres impératifs dont l'exécution serait obligatoire. Les forces seraient réparties sur tout le front là où le besoin s'en ferait sentir et un pays ne supporterait plus seul tout l'effort. La mise en commun de toutes nos ressources, la proportionnalité des sacrifices : c'est cela que les gouvernements doivent établir s'ils veulent que la victoire définitive soit proche et que toutes les nations amies puissent en profiter au même titre.

La France a tout donné, sans compter, avec sa générosité et sa grandeur d'âme habituelles. Elle a tout sacrifié pour permettre à ses alliés de s'outiller et de s'organiser.

Sa vie économique a souffert davantage que celle des autres puissances ; ce serait folie que de prendre encore chez elle d'autres ressources.

Dignes descendants de leurs ancêtres de l'an II et des héros de la grande épopée, les soldats de la troisième République écrivent de leur sang les plus belles pages de notre histoire. Par leur ténacité, leur courage, ils auront sauvé les peuples. Et c'est pour cela que nos alliés, qui savent tout ce qu'ils ont souffert, ne doivent pas hésiter à apporter à la France un concours encore plus efficace, en envoyant sur notre front des contingents nouveaux.

Henry Paté.

Député, rapporteur de la commission de l'armée.

Ce que l'on dit

Saint Malachie O'Mongoir, évêque d'Armagh, en Irlande, et ami de saint Bernard de Clairvaux, est l'auteur de la fameuse *Prophétie des Papes* qui, commençant par Célestin II (1143-1144), va jusqu'à un pontife qui s'appellera Pierre II (huitième en ordre après le pape actuel) et qui sera le dernier Vicaire du Christ sur terre.

Le docteur Sante Motti, directeur du Musée Civique de Côme et président de la Société d'Histoire Comasque, vient de découvrir, dans un livre qui porte la date de 1600, une fort intéressante et curieuse prophétie du même Saint Malachie et concernant la guerre actuelle.

La voici :

« Lorsque le premier numéro rencontrera le neuvième et lorsque ces deux numéros se réuniront au premier et au sixième, pendant le sixième mois, deux fois quatre, deux fois dix jours écoulés, de nouvelles gens, issus de Romulus, surgiront et s'allieront aux peuples puissants.

« Alors, la bête farouche qui s'entoure, déjà depuis deux ans et un mois, de massacres et de blessures de sang et qui, blessée à son tour, rugit, cherchera encore de tous les côtés qui dévorera, mais ne le trouvera pas.

« Donc, pendant tout ce temps, il y aura des carnages et les nouvelles lunes naîtront et mourront trois et dix fois, et le cinquième jour qui suivra la sortie du soleil du signe du Lion, elle (la bête) mourra d'une mort très mauvaise, et une vierge dont le nom est composé par deux I, par deux A, avec un T et un L, écrasera sa tête, et les peuples latins, avec un autre peuple, se partageront ses dépouilles.

« Pas une seule virgule ni un seul point ne tomberont tant qu'il ne se sera vérifié tout ce qui est écrit ci-dessus. »

D'après cette prophétie, la guerre devrait se poursuivre après l'intervention de la Roumanie (les nouvelles gens issus de Romulus), que le prophète fixe au 28 juin 1916, encore pendant treize lunes. Ce n'est que vers la fin du mois d'août 1917 qu'une vierge, l'Italie (Italia), nation jeune, écrasera l'ennemi, et les peuples latins se partageront ses dépouilles avec le peuple russe.

Les soldats belges et français internés en Suisse suivent des cours théoriques et pratiques pour passer maîtres en l'art de construire un poulailler, un clapier et un rucher ! Ne souriez pas ! Cette humble besogne aura bien son utilité. Au lendemain de la victoire, nous n'aurons pas besoin que d'architectes, et, à côté de la maison démolie, il faudra bien aussi relever la ruche en ruine !

Un concours de ces ruches sera, paraît-il, organisé à Genève dès les premiers beaux jours du printemps prochain. Détail original : ce seront des abeilles qui constitueront le jury : un essaim sauvage devra choisir entre les différents ruchers pour élire domicile, et ce sont aussi les abeilles qui décerneront le prix du concours, car leur miel appartiendra à l'heureux constructeur de leur ruche !

Sur le Carso, il y a quelques jours.

C'était un simple soldat, un fantassin des provinces méridionales, frisant la quarantaine. Il n'avait pas du tout l'air martial : la barbe longue d'une semaine au moins, un casque qui lui couvrait à moitié les yeux et l'uniforme crotté à souhait.

Assis sur le bord de la route, il avait déposé à côté de lui le sac, le fusil, la couverture, etc., et se tenait immobile et patient, un peu à l'écart de ses camarades, sous la pluie incessante qui lui fouettait le visage.

Un officier d'état-major vint à passer, accompagné d'un journaliste. Le fantassin se leva, en reculant sa position.

— Que faites-vous là ? s'enquit l'officier.

— Je suis avec mon bataillon, répondit l'autre, dans son dialecte bas-napolitain.

— A quelle brigade appartenez-vous ?

— Je ne le sais pas, mon capitaine.

— Comment ? vous ne le savez pas ? Et qui est votre colonel ?

— Je ne le sais pas, mon...

— Vous connaissez, du moins, le nom de votre commandant ?

— Non, mon capitaine...

— Mais, vous ne savez donc rien, vous ?

— Mon capitaine, dit le petit soldat avec un humble sourire, nous, toutes ces choses, nous ne les savons pas... On est ici pour la poussée (l'avanzata) et voilà tout.

Le Veilleur.

(1) Voir les numéros d'Excelsior des 4 et 5 novembre.

Billet d'un provincial

Je connais de vieux provinciaux qui lisent leurs journaux lentement, avec soin. Parfois, ils les relisent. L'âge et la vie de province leur font ces loisirs ! Si leur mémoire est encore bonne, ils font souvent d'amusantes constatations. Ils vérifient, une fois de plus, que rien n'est nouveau sous le soleil, en retrouvant dans certains articles du jour de très anciennes connaissances ! Cette remarque vise surtout les rubriques où sont consignés les bons mots de nos plus notoires contemporains. Oh ! la bonne foi des journalistes qui les relatent est hors de cause ! Mais la plupart d'entre eux sont jeunes, n'ont pas eu le temps de beaucoup lire et ils croient ingénument que le trait d'esprit qu'ils viennent de saisir au vol, dans un salon, dans un théâtre, dans un café, est tout frais éelos. Leur erreur est, d'ailleurs, sans grande importance. Le public partage généralement leur ignorance.

Je faisais ces mélancoliques réflexions en lisant un recueil qui vient de paraître, où sont consignés les mots fameux des Chamfort et des Rivarol, de tous ceux qui, de Tallemant des Réaux à Aurélien Scholl, ont tenu bureau d'esprit. Il est superflu, j'imagine, de vous expliquer pourquoi cette lecture fut un délice pour le vieux provincial que je suis. Mais, je vais vous dire ce qu'elle m'apprit.

J'ai constaté que certains mots, comme les flambaux des coureurs de Luerèce, se transmettaient de génération en génération. Ils changent de père, en passant d'un siècle à l'autre, voilà tout. Tel mot de Tallemant des Réaux est repris par Chamfort, par Rivarol, par Paul-Louis Courier, par Théodore Barrière, par Scholl. J'arrête là mon énumération pour ne pas attrister nos quatre ou cinq hommes d'esprit, brevetés et estampillés, de la troisième République, huitième Présidence. Pour rajeunir le vieux mot, on change le nom du héros ou de l'héroïne qui en est l'objet. L'épigramme décochée à la Champmeslé sera tout à tour lancée à la Guimard, à Mlle Mars, à Desclée, à Doche, à Sarah, à Réjane ! Il y a des mots piquants qui piquent depuis deux siècles et qui ne sont pas encore émoussés !

Plusieurs de nos auteurs dramatiques contemporains, séduits par l'actualité persistante de ces traits, n'hésitent pas à faire de larges emprunts à ces mots restés si vivants. Les spectateurs d'aujourd'hui qui n'ont pas une très bonne éducation classique et qui ouvrent rarement les livres de leur bibliothèque ne s'aperçoivent pas de ces larcins. Sans quoi, que de vieilles connaissances ils salueraient au passage ! Il y a des auteurs qui ont trop de mémoire. Il y a des spectateurs qui n'en ont pas assez.

Aussi bien, il faut en prendre son parti. L'heure n'est pas propice aux jeux légers de l'esprit. Vivons donc sur nos réserves : elles sont inépuisables ! Je suis sûr que nos poilus victorieux sauront à leur retour rajeunir et enrichir notre répertoire.

Pour l'instant, imitons un de mes bons amis qui eut l'honneur d'être chef des *Echos* de ce journal à sa fondation, et qui, se méfiant des bons mots que de jeunes écheviers lui apportaient, avait décidé, pour éviter toutes les réclamations et toutes les protestations, de remplacer le titre classique : *Nouvelles à la main*, par celui-ci : *Anciennes à la main*.

Eh ! eh ! cela n'était déjà pas si bête !

Le Provincial.

MORT DU CARDINAL DELLA VOLPE



Le cardinal Della Volpe vient de mourir. Il était né à Ravenne, le 24 décembre 1844. Représentant du pape au couronnement d'Alexandre III, maître de la Chambre en 1886, maître des sacrés palais en 1892, il avait été créé cardinal en 1899. Il était cardinal camerlingue, c'est-à-dire qu'en cas de conclave il eût été chargé de l'organisation et de la police intérieure de cette réunion du Sacré-Colège.

NOUS AVONS REPRIS LE VILLAGE DE DAMLOUP conquis la majeure partie du village de Saillisel et occupé entièrement le village de Vaux.



LA RUE PRINCIPALE DE DAMLOUP

La victoire que nous avons remportée devant Verdun continue de développer ses conséquences, sans que l'ennemi soit capable d'opposer aucune résistance efficace à une progression d'autant plus vigoureuse qu'elle se fait avec mesure et toujours de sang-froid. Jamais succès, au cours de cette guerre, ne fut exploité par une méthode plus rigoureuse. Du jour où nous tenions la batterie de Damloup, le village et le fort de Douaumont, on pouvait prévoir la chute du fort de Vaux, débordé et dominé par le sud-est et le nord-ouest. C'eût été cependant une faute que de l'attaquer sans désemparer, car les défenses en étaient à peu près intactes et auraient coûté à notre infanterie des pertes qu'il valait mieux éviter. C'est pourquoi la préparation d'artillerie fut reprise contre le fort de Vaux avec le résultat que l'on sait : la position, évacuée par l'ennemi, fut occupée par nous sans nous coûter aucune perte.

Le fort de Vaux est situé à l'extrémité d'un plateau qui domine, à l'est, par un escarpement abrupt, le village de Damloup ; au nord, par des pentes plus praticables, celui de Vaux. L'ennemi avait bien vu que toute opération contre le fort était impossible à qui ne tiendrait pas solidement ces deux villages, pour en faire partir les assauts. Il réussissait le 2 avril, après un mois d'efforts, à prendre Vaux. Ce n'est que le 2 juin qu'il enlevait Damloup. Les événements se précipitèrent alors, et, après cinq jours d'assauts furieux, le fort de Vaux tombait à son tour.

Depuis que nous avons repris le fort, nous n'avons cessé de gagner du terrain sur les pentes du nord et de l'est. Dans la journée de sa-

medi, nous nous établissions dans le village de Vaux. Au cours de la nuit suivante, nous reprîmes Damloup, reconstituant ainsi la position complète avec ses avancées.

Au nord de la Somme, le feu de notre artillerie a redoublé d'intensité, présageant la nouvelle attaque qui a été menée dans la journée avec d'excellents résultats. Nous avons étendu nos positions vers le nord du village de Saily, ainsi que dans le bois de Saint-Pierre-Vaast, et conquis la majeure partie du village de Saillisel.

Sur la rive droite de la Meuse, nous avons occupé entièrement le village de Vaux.

Sur le front russe, les violentes attaques de l'ennemi au sud de Brzejanj ne se sont pas renouvelées. Il a tenté une autre diversion dans la région de Baranovitchi, sans plus de succès : le village de Noguéiki, qu'il avait d'abord enlevé, lui a été repris par nos alliés.

En Transylvanie, les Roumains continuent d'avancer dans la passe de Vulkan. L'ennemi a enlevé une hauteur au nord-ouest d'Azuga, dans la passe de Predeal ; mais ce n'est là qu'un avantage local, et la menace dirigée sur l'aile droite de l'armée de Falkenhayn par la passe de Vulkan est assez sérieuse pour empêcher le centre de s'engager à fond. Les Autrichiens se vantent d'avoir pris deux canons dans une île du Danube, devant Roustchouk, mais non d'avoir occupé le terrain. Il ne s'agit donc que d'un raid de leurs monitors.

Jean Villars.

Les Allemands ont coulé 310 navires neutres

D'après les statistiques officielles anglaises, le nombre des navires neutres coulés par les Allemands s'élève à 308, représentant une jauge totale de 420.328 tonnes.

Ces navires se répartissent ainsi :

Norvège, 168 navires, 212.314 tonnes ; Hollande, 18 navires, 54.914 tonnes ; Suède, 47 navires, 42.779 tonnes ; Grèce, 22 navires, 41.540 tonnes ; Danemark, 38 navires, 37.324 tonnes ; Espagne, 10 navires, 24.065 tonnes ; Etats-Unis, 2 navires, 5.293 tonnes ; Brésil, 1 navire, 5.258 tonnes ; Portugal, 2 navires, 841 tonnes (ces derniers ont été coulés avant l'entrée en guerre du Portugal).

Il faut ajouter à cette liste les noms des vapeurs norvégiens *Thor* et *Ivanhof* dont le Lloyd annonce la perte.

Le différend germano-norvégien

BALE, 5 novembre. — Suivant la *Gazette Populaire de Cologne*, le gouvernement norvégien aurait l'intention de proposer au gouvernement allemand de soumettre au tribunal de la Haye le différend qui s'est élevé entre les deux pays.

« Si une telle proposition est faite au gouvernement allemand, écrit la *Gazette*, c'est à lui de juger s'il doit l'accepter ou non ; mais il semble qu'un différend de cette nature ne peut guère être réglé de cette façon. »

« Nous continuerons à voir dans l'acte de la Norvège une protestation inamicale, bien que la Norvège prétende que cet acte inamicale vienne de nous. Elle nous reproche de couler ses bateaux. A cela nous répondons que notre existence est en jeu, que, pour nous, la guerre sous-marine est une question vitale et que nous sommes contraints de la faire jusqu'au bout. »

Le royaume prusso-bavarois de Pologne

Sans Reichstag ni Reichsrat, les deux empereurs promettent la liberté aux Polonais.

Lorsque le prince Léopold de Bavière, dans l'été de 1915, eut occupé le royaume de Pologne, quelques esprits politiques, à Berlin, au lieu de se réjouir de ce succès des armes allemandes, s'en affligèrent. « Désormais, dirent-ils, nous entrons dans une guerre sans issue. C'est par la Pologne que nous pouvions encore espérer rentrer en rapports avec la Russie. Jadis, l'intérêt commun des co-partageants rapprochait les trois cours de Berlin, de Pétersbourg et de Vienne. La Pologne enlevée à l'empire russe, il n'y a plus d'entente possible avec notre voisin de l'Est, et il faudra combattre jusqu'au bout. »

Ces appréciations se seront trouvées justifiées. Après avoir longtemps balancé, après dix baillons d'essai destinés à faire revenir l'empereur Nicolas II sur ses volontés, à rétablir l'ancien pacte des partages, l'Allemagne s'est résolue à sauter le pas et à proclamer l'autonomie de la Pologne. Ce que le projet qu'elle vient de faire connaître a de flou, d'indéterminé et d'équivoque suffit à montrer combien le gouvernement de Berlin lui-même est embarrassé de sa conquête et sent les difficultés de la situation.

Obtenir le million de soldats que le futur royaume de Pologne peut fournir, c'est quelque chose sans doute. Mais on parle, pour sauver les apparences, de rattacher cette armée aux « légions polonaises ». Or, les légions polo-

naïses qui ont existé, en effet, pendant la première partie de la guerre et qui ont combattu dans les rangs autrichiens, parce qu'il y avait alors des Polonais qui considéraient l'Autriche comme le moindre mal pour leur patrie, ces légions sont aujourd'hui dissoutes. L'Autriche elle-même n'en a plus voulu parce qu'elle les sentait découragées, aigries, devenues peu sûres. C'est donc, dans ces conditions, une amère ironie que de considérer ces légions fantômes comme le noyau de la prochaine armée polonaise. La fiction est destinée à faire croire que cette armée serait composée de volontaires enthousiastes : personne n'ignore qu'il s'agira d'un recrutement forcé. Sinon, il y a longtemps que les « solides gaillards » que les officiers allemands s'indignaient de rencontrer dans les rues de Varsovie se seraient enrôlés sous les drapeaux allemands.

Les Polonais, par l'exemple de la Posnanie, sont payés pour savoir que la Prusse est pour eux « un tombeau ». Posen ne fera pas partie du « royaume » reconstitué et restera soumis à la tyrannie prussienne. Et le nouvel Etat polonais recevra lui-même un souverain bavarois, c'est-à-dire un fondé de pouvoirs, un vassal, un préfet de Berlin. Aucun Polonais sensé ne prendra jamais au sérieux une « liberté » venue du successeur de Frédéric, l'auteur de tous leurs maux.

Si, dans les rescrits et les documents des deux empereurs du Centre, il n'est pas question de la Posnanie, par contre François-Joseph annonce un régime spécial pour la Galicie. C'est le signe le plus clair que l'Autriche joue, dans cette circonstance, comme elle l'a joué pendant toute la guerre, le rôle du guillotin par persuasion. Elle paye encore les frais de l'opération polonaise qui se fait à ses dépens. Depuis le condominium des duchés de l'Elbe, où elle avait été si cruellement mystifiée, qui avait si mal tourné pour elle, l'Autriche devrait savoir qu'elle est toujours la dupe des marchés qu'elle conclut avec la Prusse. Mais elle ira jusqu'au bout des humiliations, jusqu'au dernier terme de sa destinée. L'amputation de la Galicie en annonce d'autres pour l'Autriche. Voilà le premier sacrifice auquel elle consent, contrainte et forcée : ce ne sera pas le dernier.

Cependant, il est facile de s'apercevoir que l'Allemagne elle-même, tout en s'efforçant de tromper son associée, n'est nullement sûre d'avoir réglé la question polonaise à son propre profit d'une manière définitive. Chose remarquable : le Reichstag n'aura même pas ratifié cet arrangement. Le voilà ajourné jusqu'au mois de février, en raison des symptômes d'indiscipline et de mécontentement qu'il a donnés. Le Reichstag autrichien n'est toujours pas convoqué. Le Reichstag est renvoyé. Et les deux empereurs parlent benoîtement de donner à la Pologne la liberté et un régime constitutionnel. C'est une des plus grandes dérisions de l'histoire.

Jacques Bainville.

Voici le texte de la note officielle publiée à Varsovie et à Lublin par les soins des gouverneurs généraux, et portant à la connaissance des populations la décision des empereurs d'Autriche et d'Allemagne relative à l'autonomie polonaise :

Leurs Majestés l'Empereur d'Autriche, roi de Hongrie, et l'Empereur d'Allemagne, mus par une ferme confiance dans la victoire définitive de leurs armes et inspirés du désir de préparer un avenir heureux aux régions polonaises arrachées à la domination russe au prix de lourds sacrifices, se sont mis d'accord pour créer dans ces régions un Etat autonome sous la forme d'une monarchie héréditaire constitutionnelle.

La désignation plus exacte des frontières du royaume de Pologne demeure réservée.

Le nouveau royaume trouvera dans ses relations avec les deux puissances alliées les garanties nécessaires pour le libre développement de ses forces, et dans son armée particulière revivront les célèbres faits d'armes des armées polonaises des temps passés, ainsi que le souvenir des braves combattants polonais de la grande guerre actuelle.

L'organisation, l'instruction et la direction de cette armée seront réglées d'un commun accord entre les monarchies alliées.

Ces derniers désirent ainsi exaucer les aspirations d'autonomie et de développement du royaume de Pologne, en tenant compte comme il convient des circonstances politiques générales de l'Europe comme de l'intérêt et de la sécurité de leurs propres Etats. Les grandes puissances voisines à l'ouest du royaume de Pologne verront avec joie se créer et prospérer à leur frontière orientale un Etat libre, heureux et satisfait de sa vie nationale.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Dimanche 5 Novembre (826^e jour de la guerre)

15 HEURES.

AU NORD DE LA SOMME, l'ennemi n'a pas renouvelé ses tentatives sur nos tranchées du bois de Saint-Pierre-Vaast. Le chiffre des prisonniers faits par nous hier, dans ce secteur, est d'une cinquantaine. Pendant la nuit, lutte d'artillerie intermittente.

SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE, bombardement assez vif des REGIONS DE DOUAUMONT, DE VAUX ET DE LA LAPEE. A L'EST DU FORT DE VAUX, NOS TROUPES, ELARGISSANT LEURS PROGRES, ONT OCCUPE PENDANT LA NUIT LE VILLAGE DE DAMLOUP; nous avons fait des prisonniers.

Aucun événement important à signaler sur le reste du front.

23 HEURES.

AU NORD DE LA SOMME, nos troupes ont mené avec succès plusieurs attaques au cours de la journée et réalisé, depuis la région au sud du Transloy jusqu'au sud du bois de Saint-Pierre-Vaast, une série d'avances appréciables.

ENTRE LESBŒUF ET SAILLY-SAILLISEL, nous avons poussé nos lignes de plusieurs centaines de mètres dans la direction du Transloy.

A l'est de Saily-Saillisel, nous nous sommes emparés d'une tranchée et NOUS AVONS CONQUIS LA MAJEURE PARTIE DU VILLAGE DE SAILLISEL.

Au sud de ce village, nos troupes, attaquant de trois côtés à la fois LE BOIS DE SAINT-PIERRE-VAAST, puissamment organisé par l'ennemi, ont marqué une avance sérieuse. Elles ont enlevé successivement trois tranchées qui défendaient la corne nord de ce bois et toute la ligne des positions adverses à la lisière sud-ouest.

La lutte a été particulièrement acharnée dans cette partie du front. De violentes contre-attaques allemandes ont été brillamment repoussées à la grenade et à la baïonnette. Au cours de ces actions, nous avons fait cinq cent vingt-deux prisonniers, dont une quinzaine d'officiers.

SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE, la lutte d'artillerie s'est poursuivie DANS LA REGION DE DOUAUMONT. NOUS AVONS OCCUPE ENTIEREMENT LE VILLAGE DE VAUX.

Journée relativement calme sur le reste du front.

Communiqué britannique

10 HEURES 35.

Il a plu violemment toute la nuit.

Rien à signaler en dehors de l'activité ordinaire des engins de tranchée.

LA GUERRE AERIENNE

Les vents d'ouest soufflant depuis trois semaines avec violence gênent beaucoup les opérations aériennes. Ils entraînent nos appareils très avant au-dessus des positions allemandes et ne leur permettent de rentrer qu'à une allure très lente.

Communiqué belge

Journée calme sur la plus grande partie du front. Actions d'artillerie réciproques DANS LE SECTEUR DE BOESINGHE.

Communiqué serbe

Le 3 novembre, combat d'artillerie et fusillade par endroits.

A part cela, rien d'important à signaler.

Un sous-marin s'échoue au large du Jutland

COPENHAGUE, 5 novembre. — Un sous-marin de nationalité inconnue s'est échoué cette nuit au large de Harboøre, sur la côte occidentale du Jutland.

Plusieurs contre-torpilleurs et croiseurs qui se trouvaient à quelque distance essaient de le remettre à flot.

FARINE

LACTÉE

NESTLÉ

Se trouve
CHEZ
Pharmaciens
Herboristes
Epiciers.

La Boîte
N^o 95

Le MEILLEUR
ALIMENT
des
ENFANTS

APRÈS LA PRISE DE DOUAUMONT

Le Ravin de la Dame

(NOTES D'UN TÉMOIN MILITAIRE)

Des hauteurs de Douaumont, commencent à descendre les premiers récits des « poilus » du général Nivelle. Huit jours dans les tranchées, sous la pluie incessante et le marmitage effroyable, n'ont pas éteints dans les regards la flamme du 24 octobre. Cette journée sublime laisse sur chaque acteur un reflet de gloire.

C'était parmi les troupes d'attaque une splendide émulation; c'était à qui aurait l'honneur de prendre Douaumont. Il échut, comme on sait, à un régiment colonial déjà décoré de la fourragère. Les zouaves qui l'appuyaient à gauche montrèrent aussi qu'ils étaient bien dignes de le prendre si on le leur avait permis.

Chose inouïe, au dire des témoins, ce départ de zouaves pour l'assaut. Tous les traits de la beauté héroïque se trouvent là mêlés. Les uns commencent comme des paladins. D'autres, assis sur le parapet sous la trajectoire des obus, bouclent tranquillement leur sac, comme Pénélope de David, dans le tableau de Léonidas, noue la courroie de ses sandales. Tous attendent, impatients, le signal de l'assaut. Tous les regards ardents se fixent sur les chefs, déjà debout sur la tranchée et qui, l'heure venue, d'un mot : « En avant, les enfants ! » entraînent leur troupe, la cigarette aux lèvres.

La tranchée ennemie est nettoyée en un instant. Quelques défenseurs irréductibles sont passés à la baïonnette ou abattus à la grenade.

« Je n'en revenais pas, raconte le major d'un bataillon. En Artois, en Champagne, un jour d'assaut, coûtait quelques centaines d'hommes par régiment; cette fois, quinze blessés; c'était à n'y pas croire. Mais des prisonniers, en revanche. Il n'y avait pas deux minutes que les capotes kaki avaient plongé derrière la crête, voilà toute la colline couverte de capotes grises, cela grouillait de *feldgrau*. Il en sortait de partout, c'était une bousculade, une cohue, un rouspèment de moutons que talonne une averse. Et, bons enfants, les zouaves les poussaient en riant : « Allez, allez, les Boches, à l'arrière ! » Ils ne se le faisaient pas dire deux fois. Le régiment, à lui seul, en prit dans sa journée 1.545, outre 45 officiers, si bien qu'un voisin de combat disait en plaisantant au lieutenant-colonel : « Eh ! Richard, laissez-en aux autres ». — « Aidez-moi plutôt à compter les miens », dit le colonel submergé.

La montagne de Douaumont est flanquée comme une cathédrale par une succession de contreforts, formés par des collines moins élevées, séparées par des rorges assez profondes. Ces ravins, naguère boisés, portent ces noms charmants des régions forestières : le Ravin de la Dame, le Ravin de la Couleuvre, le Ravin de Helly. Chacun forme un obstacle pour l'assaillant et offre à l'ennemi une position de réserve de tout repos. Dans le flanc du ravin de la Dame, les Allemands avaient creusé toute une ville souterraine : les abris de luxe, enterrés, cuirassés, de ce système dit « abris Krupp », à l'épreuve des plus gros canons et munis du confort moderne, y compris l'électricité. On pouvait mettre le pied sur un guépier. Il y avait deux bataillons, mais les zouaves surprirent la garnison qui attendait sans méfiance la fin de notre bombardement.

Ce fut, chez les Allemands, de la stupeur et de l'ahurissement. Il était environ 13 heures, l'heure de la sieste en Allemagne, après le *Mittagessen*. Ça et là, de petits groupes, un peu plus « à cran » que les autres, se ressaisissent et tentent d'organiser la résistance. Quelques grenades les mettent à la raison.

C'est cette nuit-là qu'il arriva au sergent Julien, de la 13^e compagnie, une étrange aventure. Parti avec quelques hommes de ravitaillement, il s'égarait dans la nuit parmi les trous d'obus et tombe sur un groupe qu'il prend pour une patrouille de coloniaux. C'était un parti d'Allemands qui erraient encore derrière nos lignes : ils l'accueillirent à coups de fusil, le manquant, se jettent sur lui, le ligotent et le précipitent dans une sape où il tombe sans comprendre ce qui lui arrivait.

On le pousse dans une salle éclairée, où il voit un dîner servi et des officiers attablés. On l'interroge. Qui est-il ? D'où vient-il ? Et comme il hésitait, se demandant s'il ne rêvait pas, on le somme de répondre, ajoutant qu'on ne gardera pas de ménagement avec un prisonnier. « Prisonnier ? répond le sergent, c'est ce qu'il faudrait voir ! D'abord, où sommes-nous ici ? Au Ravin de la Dame ? Eh bien ! apprenez votre histoire : Thiaumont est à nous, Douaumont est à nous depuis cet après-midi. Il n'y a plus que vous qui ne le sachiez pas ; par conséquent, c'est vous qui êtes prisonniers ! »

Les Allemands écoutent, ébahis, parlementent : « Ach !... doch !... Was !... Unglaublich !... » Puis, les voilà radoncés, qui demandent poliment quelques précisions. Il faut se rendre à l'évidence. Là-dessus, le chef de la troupe se lève, ôte son équipement et commande à sa troupe de mettre bas les armes. Ils étaient là deux cents que le flot de la bataille avait oubliés dans leur trou ; et c'est ainsi que le sergent Julien, parti pour le ravitaillement, revint sans vivres, avec toute une compagnie prisonnière et un butin de six mitrailleuses.

DERNIÈRE HEURE

Les Russes s'emparent d'une ligne de hauteurs à la frontière de Bokovine

PÉTROGRAD, 5 novembre. — Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL. — Après avoir bombardé fortement, avec des obus chimiques, nos positions près du village Nogeiky, au nord de Postawa, les Allemands ont délogé nos troupes de ce village; mais notre feu les a obligés à reculer et nous nous sommes emparés de nouveau du village.

Dans la région de Gorodichtch, au nord de Postawa, les Allemands, après un fort bombardement, ont fait une attaque accompagnée de gaz.

Dans les secteurs à l'est de Boubnowo et de la chaussée Brody-Zolotchew, reconnaissances de nos éclaireurs.

Le combat dans la région de la forêt de Mitchichow et de Lipitza-Dolma s'est apaisé.

Dans les Carpathes boisées, à 2 kilomètres au sud du mont Coupoul, notre feu a obligé une batterie ennemie à quitter ses positions.

Au sud de Dornawatra, nos troupes se sont avancées un peu et se sont emparées d'une ligne de hauteurs du mont Mountelu au village d'Essolo et au sud-est de Putna.

FRONT DU CAUCASE. — L'ennemi est entré à Bidchare avec des forces considérables. Les attaques sur Soula-Nabade ont été repoussées.

FRONT ROUMAIN. — En Transylvanie, il n'est rien survenu d'important.

FRONT DU DANUBE. — Sur le front Kasimdj-Rimsk-Tawerdy, fusillade et escarmouches d'éclaireurs.

Le communiqué roumain

BUCAREST, 5 novembre. — **FRONT NORD ET NORD-OUEST.** — Tout le long de la frontière ouest de la Moldavie, et jusqu'à Predelus, la situation n'a pas changé. Dans la vallée de Prahova, nous avons repoussé plusieurs attaques ennemies. Vers le soir, l'ennemi a réussi à occuper une partie de nos tranchées sur le mont Dihamu (nord ouest d'Azuga).

Dans la région de Dragoslavele et sur la rive gauche de l'Olt, plusieurs attaques ennemies ont été repoussées.

Dans la vallée du Jiul, la poursuite continue; nous avons encore fait plusieurs prisonniers.

A Orsova, la situation n'a pas changé.

FRONT SUD. — Tout le long du Danube, échange de coups de feu. En Dobroudja, légers engagements.

L'aide des Alliés à la Roumanie

BUCAREST, 5 novembre. — Des mesures ont été prises pour améliorer le transport des munitions de Russie en Roumanie.

Une des difficultés qui s'opposaient au transport rapide de ces munitions est la différence qui existe entre l'écartement des rails des voies ferrées russes et roumaines. Cette différence nécessitait une double opération de chargement et de déchargement à la frontière. On attribue aux lenteurs provoquées par cette situation les revers éprouvés en Dobroudja par les troupes roumaines.

En outre, le bureau britannique vient de céder au ministère de la Guerre roumain dix mille wagons de blé pour le prix de trois mille francs. Le prix d'achat avait été de 3.200 francs.

Une division roumaine

citée à l'ordre du jour de l'armée russe

BUCAREST, 5 novembre. — La division roumaine opérant dans la Dobroudja a été citée à l'ordre du jour des armées russes pour la bravoure déployée dans les derniers combats. — (Radio.)

Les victimes de la collision du Connemara avec le Retriever

LONDRES, 5 novembre. — On sait maintenant que la collision du *Connemara* et du *Retriever*, les deux vapeurs anglais qui ont sombré au large de la côte d'Irlande, a fait de nombreuses victimes.

Le survivant de ce double naufrage s'appelle Bayle. Il est resté dans l'eau pendant huit heures.

La liste complète des victimes manque encore, mais il résulte des communiqués officiels que 94 personnes du *Connemara* et 13 du *Retriever* seraient perdus sans espoir.

Les Italiens progressent sur le Carso méridional

Ils repoussent cinq attaques successives dans la vallée de Travignolo.

ROME, 5 novembre. — Commandement suprême.

Dans la Vallarsa, dans la zone du mont Pasubio et sur le plateau d'Asiago, l'artillerie ennemie a été très active.

Dans la vallée de Travignolo, l'ennemi, après avoir tenté une action de diversion sur le Colbricon, a lancé 5 violentes attaques successives contre la position de l'« Observatoire » sur les pentes de la Cima-di-Bocche.

Repoussé chaque fois avec de graves pertes.



L'ennemi a été finalement contre-attaqué à la baïonnette et dispersé.

Parmi les nombreux cadavres ennemis abandonnés sur le terrain de l'action, on a trouvé ceux de quatre officiers.

Dans la zone à l'est de Gorizia et sur le Carso, nos troupes se sont employées à renforcer les positions conquises, malgré les tentatives de l'artillerie ennemie pour les en empêcher.

Par de petites opérations offensives, nous avons élargi notre occupation dans le secteur au sud de la route d'Oppacchiasella à Castagnavizza et nous avons fait environ 200 nouveaux prisonniers, pour la plupart blessés ou égarés sur le champ de bataille.

Du 1^{er} au 4 novembre, le nombre des prisonniers faits par nous s'élève à 8.982, dont 270 officiers, ce qui porte à 40.363, dont 1.008 officiers, le nombre des prisonniers faits depuis le 6 août sur le front de Giulie.

Vifs incidents au Parlement espagnol

MADRID, 5 novembre. — Deux violents incidents ont eu lieu hier au Parlement espagnol.

Le premier fut soulevé à la Chambre par M. Urzaiz, ancien ministre des Finances, qui, sur la question de l'impôt sur l'exportation du cuivre, prononça des paroles que le président dut le prier de retirer, parce qu'il les trouvait offensantes pour la dignité de la Chambre. M. Urzaiz, après avoir dit qu'il s'était trouvé dans l'alternative de démissionner ou de se rendre coupable de prévarication, finalement fait des excuses.

L'autre incident eut lieu au Sénat, où le sénateur Guilba avait annoncé son intention d'interpeller le comte de Romanones sur la question de la neutralité. Le président du Conseil déclara dès l'ouverture de la séance qu'il considérait un débat sur cette question comme inopportun. Les explications qu'il a fournies ont paru suffisantes à l'assemblée, et M. Guilba a retiré son ordre du jour.

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

— Le député italien lieutenant Riccardo Luzzato a été blessé au cours des derniers combats.

— L'état de santé de M. Boris Sturmer, président du Conseil des ministres de Russie, est inquiétant.

— Un tremblement de terre a été ressenti dans la ville russe d'Etchmizdin. La cathédrale est tézardée.

— Les funérailles du prince royal Mircea ont eu lieu vendredi matin en toute intimité, au palais Ectrocent.

Le paquebot "Medjerda" attaqué par un sous-marin met le pirate en fuite

Le paquebot *Medjerda*, de la Compagnie de Navigation mixte, comme les dépêches de Madrid l'ont annoncé, a livré récemment un combat à un sous-marin allemand qui voulait le couler et qu'il a mis en fuite.

Voici le récit que fit le capitaine Got, commandant la *Medjerda* :

« Un sous-marin venant de l'est émergea à 2.000 mètres environ du vapeur; sans aucune sommation, le pirate commença le bombardement, espérant intimider l'équipage et faire stopper le navire. Mais il avait compté sans le courage du capitaine, qui donna aussitôt l'ordre de continuer la route sous les obus.

« La *Medjerda* essuya ainsi une quarantaine de coups de canon sans donner aucun signe d'inquiétude, puis, quand elle jugea le sous-marin à portée, elle fit entrer en action son canon de 75 d'arrière. L'effet fut immédiat : le corsaire, pris de peur, cessa la canonnade et disparut en plongeant, se dirigeant vers le large.

« La *Medjerda* était sauvée.

« Pendant le combat, qui dura plus d'une heure, les passagers (environ 300 militaires et 200 civils) firent preuve de calme et de sang-froid. »

La presse espagnole réclame des mesures contre les torpillages

MADRID, 5 novembre. — Les journaux républicains-libéraux, après avoir annoncé qu'un vapeur italien et un vapeur norvégien ont été coulés, protestent violemment contre la présence des sous-marins allemands dans le voisinage de l'Espagne.

Que devient, disent-ils, la neutralité de l'Espagne qui laisse ravitailler sur ses côtes les pirates qui entravent la navigation vers nos ports, ruinent le commerce espagnol et détruisent des vies humaines ?

« En voilà assez, dit *El País*, il est temps que l'Espagne mette à la raison les pirates allemands. »

C'est un sous-marin allemand

qui s'est échoué sur la côte du Jutland

Nous annonçons, page 4, qu'un sous-marin de nationalité inconnue s'est échoué au large de la côte du Jutland. A la dernière minute, nous recevons, à ce sujet, la dépêche suivante :

COPENHAGUE, 5 novembre. — Le sous-marin qui s'est échoué près de Harboore est de nationalité allemande.

Des torpilleurs ont essayé de le remettre à flot. Le sous-marin s'est échoué à 20 brasses de la côte.

A 12 h. 30, l'équipage a fait sauter le sous-marin.

L'INCIDENT D'EKATERINI

L'engagement entre les troupes nationalistes et les troupes royales a fait neuf victimes : 2 morts et 7 blessés

SALONIQUE, 5 novembre. — Le combat qui s'est déroulé dans Ekaterini entre les troupes nationalistes, qui voulaient occuper la ville, et un détachement de l'armée grecque régulière, qui voulait arrêter un bataillon en marche pour rejoindre l'armée de Salonique, a fait plusieurs victimes; les troupes du gouvernement d'Athènes ont eu deux blessés; celles du gouvernement provisoire, deux tués et cinq blessés.

Les « réservistes » d'Athènes, dont on connaît le rôle dans les récents désordres, ont même décidé de faire chanter un *Requiem* pour le repos des évzones tués à Ekaterini. Or, aucun évzone n'a perdu la vie au cours de cet engagement. On voit assez à quoi rime cette comédie; elle est destinée à susciter de nouveaux troubles.

Les réchappés de l' "Angheliki" arrivent à Salonique

SALONIQUE, 5 novembre. — C'est avant-hier samedi que les volontaires grecs qui faillirent perdre la vie dans le torpillage de l'*Angheliki* sont arrivés dans notre port. L'amiral Darlige du Fournet avait mis à leur disposition l'*Ernest-Simons*, appartenant aux Messageries Maritimes; le navire est arrivé sans encombre, portant un contingent de 250 soldats nationalistes encadrés de 30 officiers.

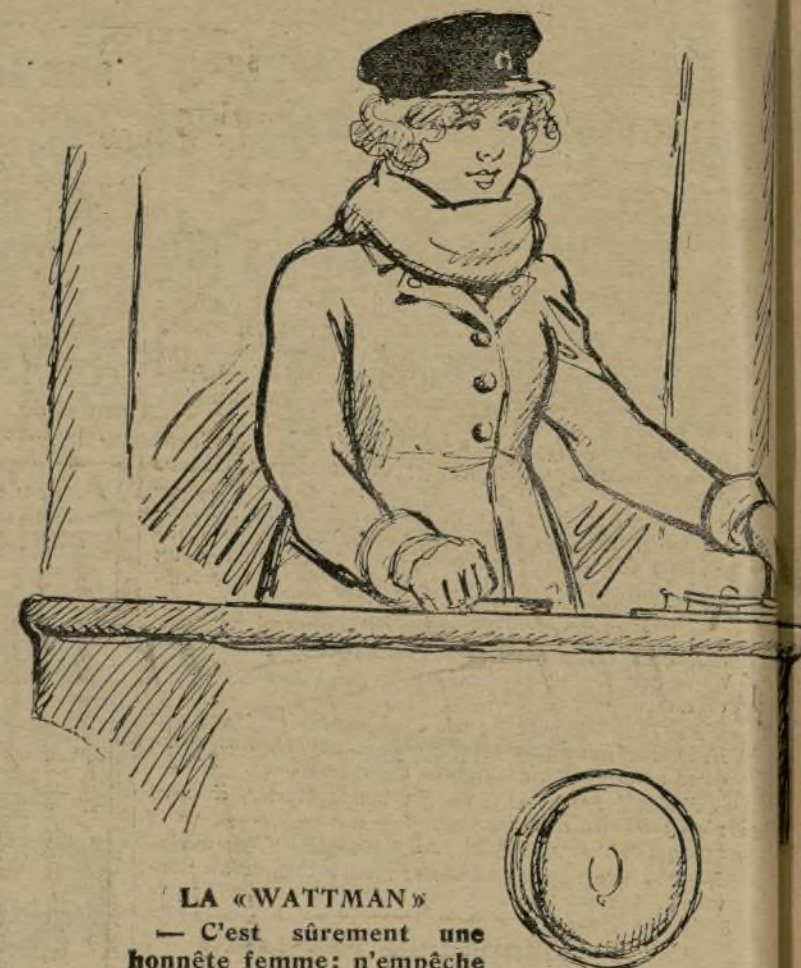
Ils ont été félicités à leur arrivée par le ministre Simos; une foule enthousiaste leur a fait une ovation.

LES REMPLANTES, par FABIANO



LA FEMME TAMBOUR
DE VILLE

— N'en v'là une ben sûr
qui, après la guerre, fera
marcher son mari à la ba-
guette !!



LA «WATTMAN»
— C'est sûrement une
honnête femme; n'empêche
qu'elle roule le monde !!



LA FEMME «COIFFEUR»
— Je me figurais que vous
deviez être une femme à
barbe !!



LA FEMME «ÇON»
DE «
— Vers



LA «COMMISSIONNAIRE»
— C'est une femme à
poigne.



LA FEMME
«CANTONNIER»
Fera sûrement
son chemin.



F. Fabiano

LA «LIVREUSE»
— Mince, alors, c'qu'elle en
a fait des emplettes, celle-là !

L'élection présidentielle aux Etats-Unis



L'IMPORTANCE DU VOTE DES FEMMES EN AMERIQUE

Nous avons déjà eu l'occasion de dire quel rôle jouera dans l'élection américaine le vote des femmes. Comme des mannequins qui veulent faire valoir les grâces des robes qu'elles portent, les deux candidats, Wilson et Hughes, essaient de se concilier ces suffrages si désirables. (D'après Life, de New-York.)

Dans les premiers jours de juin, au cours de la quatrième année d'une présidence, chaque parti politique aux Etats-Unis se réunit, sous le nom de Convention, dans une grande ville à son choix et les divers comités, après discussion, s'entendent pour nommer leur candidat à la Maison-Blanche. Aussitôt désignés, ces candidats commencent leur campagne, qui dure jusqu'au premier lundi de novembre.

Ce jour-là ce ne sont plus les comités, mais l'ensemble des électeurs qui nomment, non point le président, mais, dans chaque Etat, des délégués, chargés impérativement de nommer le président. Ces délégués (électeurs présidentiels) dont le nombre est égal à celui des membres des deux Chambres, ne doivent être ni membres de ces assemblées ni fonctionnaires. Ils sont élus par listes et représentent les différents partis. Deux mois plus tard, le deuxième lundi de janvier, ces électeurs présidentiels, convoqués dans leurs Etats, votent sous un pli cacheté qu'ils envoient à Washington, et, quelques semaines plus tard, ces plis sont ouverts devant les deux Chambres. Enfin, le 4 mars, le président est installé, prête serment et entre en fonctions. Depuis l'élection des électeurs présidentiels en novembre, on sait quel est son nom en faisant le pointage de ces électeurs.

Derrière cet appareil électoral archaïque et compliqué, un autre mécanisme est venu s'ajouter : la « Machine ». Aux Etats-Unis tout est sujet à élections, depuis la nomination d'un surveillant de quartier jusqu'à celle du président; il s'est donc formé une série de petits comités et sous-comités, sous le nom de *rings*, qui agissent sur les électeurs. Les meneurs de ces *rings* prennent le nom de *bosses*. Il y a des *bosses* de rue, de quartier, de district, de comté, d'Etat, reliés ensemble et conduisant, corrompant, achetant les électeurs.

Comme la plupart des fonctionnaires sont nommés par le président, qui nomme de même ses ministres et peut, à l'aide du *veto* suspensif, arrêter toute action législative des deux Chambres, tous les *bosses*, reliés aux fonctionnaires en fonctions ou postulants, ont intérêt à l'élection présidentielle. La « Machine » peut être figurée par une immense série d'engrenages de *rings* endentés les uns sur les autres, allant du plus petit au plus grand, depuis la rue jusqu'à l'Etat, et de l'Etat jusqu'au siège du gouvernement.

On imagine quelle série de promesses et de marchés peut représenter une élection de quelque importance; et la longueur des opérations d'une élection présidentielle laisse aux intéressés tout le temps de faire jouer les ressorts de la « Machine ».

Les deux candidats, démocrate et républicain, Wilson et Hughes, n'ont pas voulu de l'appui des *bosses*. Ceux-ci, néanmoins, opèrent sans mandat avoué. C'est une des singularités de cette élection curieuse, dans laquelle les deux compétiteurs, ayant les mêmes origines, fils de pasteurs et professeurs, anciens gouverneurs, se présentent avec le même programme, bien que sous deux étiquettes différentes. Une autre particularité, c'est l'importance considérable du vote des femmes, qui ont le suffrage dans treize Etats et représentent plus de quatre millions de voix sur seize millions de

votants. Leur vote est subordonné à ces conditions : pas de guerre, protection du travail des enfants, prohibition de l'alcool, extension du suffrage des femmes. Ni Hughes ni Wilson n'ont donné de sérieuses garanties.

Wilson a pour lui les Etats démocratiques du Sud et les pacifistes de l'Ouest. Hughes a le Centre et une partie de l'Est.

Les soutiens officiels de Wilson sont : Samuel Gompers, le grand maître de la Fédération du travail, personnage considérable, qui approuve la politique mexicaine du président; Thomas-D. Edison, qui a écrit sur lui : « L'œuvre du président Wilson ne nous satisfait pas dans le détail, dans l'ensemble elle est excellente... Il serait fou de changer pour le plaisir de changer et de mettre à sa place un homme sans expérience et sans passé » ; Henry Ford, populaire dans le Michigan, qui lui donne son appui comme pacifiste.

Hughes compte Th. Roosevelt, Taft et Elihu Root, avec George Harvey, de la *North American Review*, parmi ses plus chauds propagandistes. Mais la seule suggestion qu'il pourrait prendre Roosevelt dans son ministère (on a dit aux Affaires étrangères) ne lui fait aucun bien. Une autre importante personnalité adhère au programme de Hughes : c'est Pierpont-Morgan, dont la puissance financière domine la politique des Etats-Unis et n'est pas sans influence sur celle des Alliés. Pierpont-Morgan peut-il quelque chose pour le candidat républicain?... Les chances sont pour Wilson depuis toujours. Il représente aux yeux de la majorité des Américains l'homme qui les a maintenus en dehors de la guerre et leur a permis d'acquiescer tant d'or, que, si la guerre dure encore un an, l'Union américaine posséderait la moitié de l'or de l'univers.

Hughes manque d'éloquence, et, malgré lui, le vote des Germano-Américains, qui lui sont favorables, discrédite sa campagne électorale. Wilson en profite. Il reste, il est vrai, le mystère des votes féminins.

C. B. Clay.

LA MUSIQUE

Programme mixte aux Concerts Colonne-Lamoureux. Mozart seul représentait les classiques avec sa *Symphonie en ut majeur* ! Il eut, en M. Chevillard, le chef d'orchestre averti de toutes les nuances, et sa grâce dix-huitième, souple et forte, ne fut pas effacée par le classicisme moderne, aux vêtements d'un confection parfaite, de M. Saint-Saëns.

Avant *Phaéton* et la *Danse macabre*, le *Rouet d'Omphale* était déjà un modèle d'art nouveau : narratif et descriptif, selon l'esthétique latine. Et l'on a pu s'apercevoir à nouveau hier que le privilège de M. Saint-Saëns n'est point de nous émouvoir, mais de laisser à chacun de ses ouvrages un aspect du caractère d'un parfait académicien.

Il y avait une création : *Le nouveau Christ*, de M. Sylvio Lazari. Musique intéressante, mais lourde d'orchestre, tonitruante trop souvent. Il devient moins qu'original de révéler des influences wagnériennes. La voix de M. Albert est toujours belle, et réelle sa science du chant.

Le *Petit suite*, de M. Claude Debussy, n'eut que des charmes, et l'étonnante *Schéhérazaïde* passa, rythmique, langoureuse et fière. — JULES BERNEX.

LA GUERRE D'INFLUENCE en Extrême-Orient

Les intrigues allemandes se font de plus en plus audacieuses en Chine.

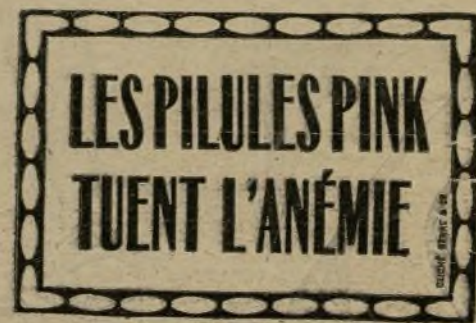
Fait singulier. La Chine est un pays neutre, mais se refuse à faire du commerce avec les nations belligérantes, ainsi que le font, sans violer la neutralité, les Etats de l'Amérique du Sud, l'Espagne, la Norvège, la Suède, la Suisse, la Hollande, les Etats-Unis. Pourquoi cette anomalie? C'est parce que la Chine a peur. Et peur de qui? Des Allemands.

Tous les neutres font de l'or avec la guerre. Les Chinois, non par inertie naturelle, mais par terreur du kaiser, préfèrent laisser leurs finances dans le marasme et leurs provinces, si riches de produits naturels, dans la plus noire misère. Grains, minerais, charbons, tissus, pourraient y être de bonne vente. Les Célestes restent les bras croisés devant leurs trésors et meurent de faim par respect de la neutralité mal entendue, disent-ils, en réalité pour ne pas s'attirer plus tard les terribles représailles du Germain triomphant.

Car — et l'aveu est triste à faire — nous avons en Extrême-Orient si mal instruit les gens de la certitude de notre victoire — que l'immense majorité des Chinois croient au triomphe des Empires centraux. N'expliquez pas à ces inquiets que l'Allemagne, vaincue en Europe, le sera, du même fait, en Extrême-Orient. Ils disent que vous exagérez. Et, en fait, ils n'ont pas tout à fait tort, si l'on en juge par les multiples entreprises des Teutons dans l'ex-empire d'un Yuan Ché K'ai éphémère. Ils y voyagent en grand nombre. Changhaï est leur base d'action contre les colonies asiatiques des Alliés. Partout ils jettent le discrédit sur nos maisons de commerce et nos banques. Ils ne cessent de répandre leur fabrication à profusion. Ils nous ont fait de sérieuses difficultés lors du recrutement de la main-d'œuvre chinoise destinée aux usines de France. Les missionnaires allemands procurent de l'argent à des rebelles et les poussent à se soulever contre les missionnaires français. (Le fait a été vérifié à Choua-Tou, région de Long-Tchouen.) En tous lieux leurs commissaires actuellement recommandent les machines et marchandises germaniques.

L'Allemagne, conquise l'Europe, voulait dominer la Chine. Malgré la ruine de son rêve occidental, elle n'a pas renoncé à l'autre : au contraire. Si elle perd toutes ses colonies, la Chine sera le seul pays au monde où elle pourra essayer d'asseoir son influence. Elle vise plus que jamais les richesses du sol chinois. Elle cherche aujourd'hui à se créer de nouvelles amitiés à la Présidence : elle en a trouvé. La Chine, pour l'Allemagne, est un moyen de revanches futures. Après la paix, des milliers d'officiers, d'ingénieurs, de professeurs et de financiers viendront, économiquement, militairement, organiser ce pays. Un docteur Rohrbach n'a-t-il pas écrit que l'Allemand était tout désigné pour « créer la synthèse de l'esprit occidental et du vieil esprit chinois en une fertile union éthique et culturelle » ? La *Gazette de Francfort* ne disait-elle naguère : « La Chine, à l'avenir, peut compter sur une forte participation de l'Allemagne à son développement culturel » ? Beaucoup d'officiers allemands prisonniers en France apprennent le chinois. Ils arriveront là-bas quand leurs compatriotes auront fomenté assez de troubles sur nos frontières tonkinoises et même en Indochine. Il existe à Barcelone une imprimerie où un sieur Hoffer compose en chinois des brochures à la gloire de la Germanie. Ces « papiers » trouvent le moyen d'arriver à destination. L'arsenal teuton en Chine braque tous ses canons contre les Alliés. Encore une fois, ouvrons l'œil.

Pascal Forthuny.



LES CONTES D'EXCELSIOR

Le voleur du Poilu

Le poilu Michault arrive au petit jardin banlieusard qu'il emploie toutes ses perm' à soigner. C'est un carré de terrain entouré d'une palissade goudronnée, et au milieu duquel il y a quelques arbres fruitiers, des choux et des orties, aussi des pommes de terre. Mais les pommes de terre devraient être dans la terre; et une main criminelle les a subrepticement arrachées. Puis le voleur, sans doute dérangé dans sa petite opération, a tout abandonné là; les pommes de terre rosâtes gisent sur la terre bouleversée.

— Nom de nom! de nom! gronde Michault. Comme si c'était pas assez de m'avoir volé des choux! Tonnerre! C'est décidé! Je vais passer ici la nuit, et si mon voleur revient, je lui envoie une charge de plomb!

Michault, à tout hasard, s'est muni d'un fusil de chasse. Il regrette de n'avoir personne auprès de lui à qui il puisse crier son indignation. Voler un pauvre bougre qui se bat pour la France, qui se dévoue pour le salut commun. Ah! nom de nom!

Michault, assis sur le pas de la cabane aux outils, soupe d'un quignon de pain et d'un morceau de fromage. Ce frugal repas, expédié avant « le coup de feu », lui rappelle ceux de la tranchée, lui « secoue le sang et les puces »! Michault mange avec animation, un peu de fièvre au fond des yeux. Ensuite, il se met à l'affût derrière la cabane. Il vérifie si la gâchette de son fusil fonctionne toujours bien. Il attend, les dents serrées. La nuit est tout à fait venue. Le jardin n'a plus de forme sous le pan de ciel que la lune illumine. Elle s'est levée derrière la palissade goudronnée, et déjà sa lueur immense enveloppe la nature de son mystère. Ça sent bon l'herbe et les feuilles.

— Va-t-il bientôt venir? pense Michault, impatient.

Il entend un train siffler, puis plus rien. Il entend un chien aboyer, puis plus rien... Ah! cette fois, il perçoit un bruit de marche... Les pas se rapprochent... C'est lui! C'est le voleur! Et, positivement, Michault éprouve tout à coup une émotion bizarre, qui gêne sa respiration. Il s'interrompt tout bas, avec stupefaction et colère:

« Ah! ça, mon vieux! Tu as fait Verdun et la Somme! Tu as la croix de guerre! Et, à présent... tu aurais peur? »

Il cherche d'un geste instinctif sa gourde de gnole absente. Aussitôt, il s'en veut furieusement de cette marque de faiblesse. Il répète en son for intérieur: « Ah! par exemple! par exemple! » Mais, malgré lui, c'est avec des yeux démesurés et en serrant maladroitement son fusil, qu'il considère la palissade noire derrière laquelle des pas s'arrêtent.

Voici qu'une tête apparaît, une tête hâve de jeune voyou, surmontée d'une casquette. Le malfaiteur, tout en se hissant sur la palissade, jette un regard circulaire dans le jardin; et n'y voit rien d'insolite. Il se laisse glisser en bas.

Michault bondit, à demi courbé, brandissant son fusil, Michault, terrible. L'apache n'a pas le temps de fuir. Déjà, Michault lui a sauté dessus, l'a saisi à la gorge.

Mais son étreinte se desserre... Des pensées se heurtent soudain dans sa tête en feu...

Quoi! Il va tuer ce misérable rôdeur de barrière? Ah! non! Pour ça, non! Son étreinte se desserre encore. Bon pour les civils de fusiller ceux qui viennent de nuit leur voler leur modeste avoir! Michault, lui, ne le peut pas! Il vient en « perm' » pour aimer, pour se trouver au milieu de gens de sa race. Il a zigouillé trop de Boches pour lever son arme contre un Français, même indigne! Hanté par la vision de l'ennemi, il ne peut faire autrement que de considérer les hommes de chez lui comme des frères... Oui, cette petite vermine lui fait malgré tout l'effet d'un Français!

Michault lâche son voleur tremblant. Michault jette son fusil et tire sa pipe de sa poche. Michault l'allume au briquet... sous le regard fixe de l'apache qui, « démonté », ne songe même pas à s'enfuir. Michault tire lentement une bouffée de sa pipe, considère la fumée bleue qu'argente le clair de lune, puis fourre les mains dans ses poches, et interpelle le voleur pétrifié. Superbe de clémence, Michault murmure, à la fois attendri, colère et gouailleur:

— Ben, s'pèce de panouille, s'pèce de canaille! Qu'est-ce que t'attends pour m'aider à ramasser mes pommes de terre? Tu me dois bien ça, p'têtre, mon bleu!

Magd Abril.

LA VIE SPORTIVE



FOOTBALL RUGBY. — Le Stade Français bat C. S. Meaux par 20 points à 0.

CYCLISME

Au Vélodrome d'Hiver. — Poulé hier pour la deuxième journée du meeting d'ouverture du Vélodrome d'Hiver. Au programme: Prix d'Ouverture, le Prix Farman frères, une course de primes pour tandems, un handicap, et enfin le Prix Stéphane.

Dans le Grand Prix d'Ouverture, neuf coureurs de grande classe se trouvaient aux prises en trois séries et trois finales (finales des premiers, des seconds et des troisièmes). Le vainqueur de cette rude compétition a été Meurger, l'excellent comingman, qui a réussi le peu banal exploit de battre des hommes tels que Pouchois et Ellegaard. Quant à Van den Born et Thuau, qui faisaient leur rentrée, ils n'ont jamais pu inquiéter leurs rivaux.

Le Prix Farman frères groupait en un match de vitesse, mais pour tandems cette fois, neuf équipes; celle formée par Meurger et Pouchois s'est montrée la meilleure et s'est débarrassée de Ellegaard-Van den Born en un dernier tour impressionnant.

Une autre épreuve pour tandems se disputait sous forme de course de primes; Claisy-Largillier se sont adjugé la prime finale après les trois premières.

Quant au Handicap de 400 mètres, il a été enlevé par Toussaint, qui partait avec 32 m. 50 de rendement et qui, sur le poteau, a soufflé la première place à Larive.

Enfin, le Prix Stéphane, qui constituait le « morceau de résistance », a été pour Contenet l'occasion d'une belle victoire.

Résultats techniques:

Grand Prix d'Ouverture (vitesse, 1.000 m.). — Première série: 1. Ellegaard; 2. Fournous, à deux longueurs; 3. Devoissoux (tombé). Temps: 1 m. 38 s. 3/5. Dern. tour: 16 sec. — Deuxième série: 1. Meurger; 2. Masson, à une longueur; 3. Van den Born, à 80 m. Temps: 1 m. 28 s. Dern. tour: 15 s. 4/5. — Troisième série: 1. Pouchois; 2. Deschamps; 3. Thuau. Temps: 1 m. 52 s. 3/5. Dern. tour: 16 s. 3/5. — Finales des premiers: 1. Meurger, 2. Pouchois, 3. Ellegaard. Temps: 1 m. 43 s. Dern. tour: 15 s. 3/5. — Finales des deuxièmes: 1. Fournous, 2. Deschamps, 3. Masson (tombé). Temps: 1 m. 45 s. 4/5. Dern. tour: 17 s. 1/5. — Finales des troisièmes: 1. Devoissoux, 2. Victor Thuau, à deux longueurs. Temps: 1 m. 5 s. 1/5. Dern. tour: 18 s. 1/5.

Prix Farman frères (tandems, 1.000 m.). — Première série: 1. Ellegaard-Van den Born; 2. Fournous-Thuau, à une longueur; 3. Deloffre-Daynad. Temps: 1 m. 16 s. 2/5. Dern. tour: 15 s. 4/5. — Deuxième série: 1. Meurger-Pouchois; 2. Van den Hove-Baumler, à une longueur et demie; 3. Polledri-Guillemain. Temps: 1 m. 14 s. 4/5. Dern. tour: 15 s. 1/5. — Troisième série: 1. Choque-Evrard; 2. Masson-Siméonie, à une roue; 3. Deschamps-Carapezzi. Temps: 1 m. 16 s. 5/5. Dern. tour: 17 s. 3/5. — Finales des premiers: 1. Meurger-Pouchois; 2. Ellegaard-Van den Born, à une longueur; 3. Choque-Evrard, à trois longueurs. Temps: 1 m. 19 s. 4/5. Dern. tour: 15 s. 2/5. — Finales des seconds: 1. Van den Hove-Baumler; 2. Fournous-Thuau, à une roue; 3. Masson-Siméonie. Temps: 1 m. 17 s. 2/5. Dern. tour: 17 s. 2/5.

Course de primes (tandems, 5.000 m.). — Les primes, à chaque kilomètre, sont gagnées par Claisy-Largillier, Claisy-Largillier (3), Godet-Cochery (4).

Prime finale: 1. Claisy-Largillier; 2. Chassot-Lemée; 3. Godet-Cochery. Temps: 6 m. 45 s. 4/5. Dern. tour: 17 s. 1/5.

Handicap de 400 mètres. — Première série: 1. Larive (42.50); 2. Siméonie (scratrh). Temps: 31 s. 3/5. Dern. tour: 19 ser. 4/5. — Deuxième série: 1. Claisy (2.50); 2. Cochery (20). Temps: 32 s. 1/5. Dern. tour: 19 s. 1/5. — Troisième série: 1. Toussaint (32.50); 2. Jarvety (37.50). Temps: 30 s. 1/5; Dern. tour: 17 s. 2/5. — Quatrième série: 1. Navaux (32.40); 2. Jouandon (32.50). Temps: 31 s. 2/5; Dern. tour: 19 s. 3/5. — Cinquième série: 1. Charles Renaud (35); 2. Lejeune (45); 3. Favier (42.50). Temps: 31 s. 1/5. Dern. tour: 18 sec. — Sixième série: 1. Forlini (50); 2. Johay-Légier (5). Temps: 31 s. 2/5. Dern. tour: 19 s. 4/5. — Finales: 1. Toussaint; 2. Larive; 3. Forlini; 4. Claisy; 5. Navaux; 6. Charles Renaud. Temps: 30 m. Dern. tour: 18 s. 1/5.

Prix Stéphane (Une heure derrière motocyclettes). — 1. Contenet, 67 kil. 765; 2. Miquel, à 7 tours; 3. Bruni (abandonné). Les 10 kilomètres, par Bruni, en 8 m. 46 s. 1/5. Les 20 kil. en 17 m. 41 s. par Bruni. Les 30 kil. en 26 m. 51 s. 2/5, par Miquel. Les 40 kil. en 35 m. 39 s. 3/5, par Contenet. Les 50 kil. en 44 m. 26 s. 4/5 par Contenet. Les 60 kil. en 53 m. 11 s. 2/5 par Contenet. Dans la demi-heure, 33 kil. 625 m. par Miquel.

Course très mouvementée, tous les concurrents ayant eu successivement des pannes et des crevaisons. Bruni, le plus malchanceux, ne put donner toute la mesure de ses moyens.

A la mémoire d'Emile Maitrot. — Guidée par une délicate pensée, la veuve du regretté lieutenant Emile Maitrot, tombé au champ d'honneur, a l'intention de fonder deux épreuves qu'elle doterait chacune d'un

challenge: une épreuve cycliste et une épreuve de boxe.

Les 400 tours au Vél d'Hiv'. — Pour la journée du dimanche 19 novembre (seconde quinzaine du mois), on organise une course internationale de 100 kilomètres à l'américaine. Ce sera le « clou » de la journée, qui comportera d'autres épreuves. Cette course internationale de 100 kilomètres sera réservée à quinze équipes, par invitations, et toutes les équipes recevront un prix. La liste des prix a été fixée comme suit: 500, 300, 200, 150, 100, 80, 60 et 40 francs à toutes les équipes non classées. En outre, des primes de 20 francs se disputent tous les 10 kilomètres. Les engagements sont ouverts, dès maintenant, au Vélodrome d'Hiver.

FOOTBALL ASSOCIATION

La Coupe des Alliés (U.S.F.S.A.). — Légion Saint-Michel (1) bat Stade Français (1), par 1 but à 0; A.S. Française (1) bat Racing Club de France (1), par 5 buts à 0; C.A.S. Générale (1) bat S.C. Choisy-le-Roi (1), par 10 buts à 1; U.S.A. de Clichy (1) bat C.A. du XIV^e (1), par 5 buts à 0.

Le Challenge de la Renommée (L.F.A.). — Equipes premières. — C.A. de Paris bat J.A. de Saint-Ouen par 2 buts à 1; U.S. Suisse bat Red Star A.C. par 4 buts à 0; Olympique bat C.A. de Vitry par 4 buts à 0; E.S. Saint-Maur bat Club Français par 4 buts à 2.

Les Challenges de la F.G.S.P.F. — Equipes premières. — Gauloise de Pantin bat S.G.S. Bourget par 2 buts à 1; Espérance de Versailles bat Margarita Club du Vésinet par 7 buts à 1.

Coupe de la Victoire (F.C.A.F.). — U.A. du XX^e-S.C.A. (1) bat F.C. Vaugirard par 13 buts à 0; S.A. de Paris (1) bat A.S.O. de Paris par forfait.

Ligue (L.F.A.) contre Armée belge. — Une très intéressante rencontre aura lieu dimanche prochain entre deux teams composés en majeure partie de joueurs internationaux. Le team belge sera formé exclusivement de soldats ayant participé ou participant à la défense du front nord, et le Grand Quartier général belge a chargé un des plus fameux joueurs belges, le commandant Daufresne de La Chevalerie, de composer l'équipe.

La Ligue de Football Association fait appel, de son côté, à ses meilleurs joueurs.

C'est au vélodrome du Parc des Princes, à 2 h. 30, que se dérouleront les péripéties de ce grand match.

FOOTBALL RUGBY

Le match Stade Français-C.S. Meaux. — Le Stade Français, champion de Paris, rencontrait hier après-midi, sur le terrain du Parc des Princes, le Club Sportif de Meaux, en un match comptant pour la Coupe Nationale. Le C. S. M. avait amené une très forte équipe, il n'a pu cependant mettre en danger le team du Stade, qui a triomphé par 20 points à zéro.

CROSS-COUNTRY

La Coupe Fédérale (F.C.A.F.). — Dans les bois de Clamart, la F.C.A.F. a fait disputer, hier après-midi, la première épreuve comptant pour la Coupe Fédérale. Le parcours à travers bois mesurait 8 kilomètres. Résultats:

1. Davis (U.S.V.); 2. Derhet (U.S.V.), à 50 mètres; 3. Roux (S.A.P.); 4. Touré (C.O.P.); 5. Koepkens (U.S.V.); 6. Flappy (S.A.P.); 7. Gazonneau (S.A.P.); 8. Goubier (U.S.G.); 9. Longchal (C.O.P.); 10. Bouleau (C.O.P.), etc.

Par équipes, l'U.S. Voltaire se classe en tête, devant le S.A. de Paris.

BOXE

En Angleterre. — Harry Reeve est le nouveau champion d'Angleterre des poids mi-lourds. Il a dépossédé Dick Smith de son titre au National Sporting Club après un match en vingt rounds. Le match alla à la limite, et Reeve fut déclaré vainqueur aux points.

A noter que Dick Smith, sergent dans l'armée anglaise, doit incessamment partir pour le front. Il avait gagné son titre de champion d'Angleterre des poids mi-lourds le 9 mars 1914 en battant Denis Haigh. Le 5 juin dernier, il avait victorieusement défendu son titre contre Harry Curzon.

VISITEZ LES GRANDS MAGASINS DUFAYEL
PALAIS DE LA NOUVEAUTE

LE "TIP" remplace le Beurre

aussi bien pour la table que dans la cuisine.

Il n'est vendu qu'en pains de 500 et 250 grammes

1fr.55 le 1/2 kilo chez tous les M^{rs} de Comestibles.

Exiger sur l'enveloppe la marque déposée « TIP »

Expéditions Province franco postal domicile

contre mandat: 2 kg.: 7fr.05; 4 kg.: 13fr.45.

Auguste PELLERIN, 82, rue Rambuteau, Paris.

SITUATIONS

Brochure envoyée franco.
PIGIER, Boulevard Poissonnière, 19

Ayuntamiento de Madrid

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMEDIE

La matinée d'hier dimanche était réservée cette fois à une œuvre du théâtre contemporain : *La Marche nuptiale*, et le public est accouru avec l'empressement qu'il avait montré aux récents dimanches classiques. Enfin, nous avons obtenu ce que j'ai réclamé jadis avec tant d'insistance, allant jusqu'à porter deux fois la question devant le Groupe parlementaire de l'Art : la judicieuse répartition des matinées entre les anciens et les modernes... Les résultats prouvent combien j'avais raison. Une salle comble violemment émue par le chef-d'œuvre de M. Henri Bataille, de psychologie si profonde, de pensée si élevée, de poésie si délicate, a fait fête aux interprètes de *La Marche nuptiale*, surtout à la protagoniste, à Mme Piérat, fort bien secondée par Mme Lara et Grand, moins heureusement soutenue, hélas ! par Berr qui, en réalité, ne joue que la parodie de Claude Morillot — comme il joue la parodie de Paul Raymond du *Monde où l'on s'ennuie*.

A propos de Claude Morillot, je vous apprendrai, en passant, une étrange nouvelle : Leitner, profitant de quelques semaines de congé qui lui sont dues statutairement, va jouer ce personnage dans les provinces, pour le compte d'un impresario...

Le soir, la Comédie affiche *Les Caprices de Marianne*, suivis de *Riquet à la houppe*. J'ai assisté seulement au premier acte de la pièce d'Alfred de Musset, joué avec un art parfait par Raphaël Duflos, Le Roy, Siblot, Croué, Mmes Cécile Sorel et Dux. Ceci relaté, je voudrais vous soumettre une observation qui n'avait pu trouver place dans mes récentes notes.

On a modifié la plantation du décor de *Tartuffe* ou plutôt on a ajouté au fond, à gauche, une petite porte qui doit donner dans le réduit où Damis ira se cacher. Mais comme ni Silvain, ni Paul Mounet n'ont été prévenus de ce changement — inutile et d'ailleurs d'une absolue fausseté, car, derrière le mur du fond il n'y a qu'une galerie — tandis que René Rocher se cache dans ce « petit endroit », mercredi dernier, Silvain au deuxième acte, Paul Mounet au quatrième, se sont tous deux dirigés vers la porte du deuxième plan, à gauche, du côté où était l'ancienne cachette de Damis ! Mes chers amis, je vous en prie, mettez-vous au moins d'accord.

Pour finir, quelques chiffres :

Pendant le mois d'octobre 1916, la Comédie a joué 15 pièces en vers formant 48 actes et 25 en prose formant 67 actes. Au total, 40 pièces formant 115 actes. Elle a donné 36 représentations (27 soirées et 9 matinées). La recette du mois s'élève à 157.000 fr. Au mois d'octobre 1915, la Comédie avait donné 34 représentations et réalisé une recette de 90.577 francs. Je vous laisse le plaisir de conclure.

Emile Mas.

An Théâtre Edouard-VII. — C'est ce soir qu'aura lieu l'inauguration du Théâtre Edouard-VII avec la première représentation de la revue de Rip, *All Right*.

Courteline dans « la Paix chez soi ». — Courteline interprétera ce soir, au Trianon-Lyrique, son petit chef-d'œuvre, *la Paix chez soi*, au cours de la représentation donnée

par les Trente Ans de Théâtre. C'est Mme Rollan qui lui donnera la réplique.

A la Porte-Saint-Martin. — *L'Amazone*, la pièce en trois actes de M. Henri Bataille, dont la répétition générale aura lieu mercredi soir, à 8 h. 30, sera interprétée par Mme Réjane, Mme Simone, M. André Antoine et M. Louis Gauthier.

Notre théâtre à l'étranger. — On annonce de Stockholm que le roi de Suède a conféré la croix de l'étoile polaire au compositeur Henri Rabaud, dont les œuvres remportent un vif succès à l'Opéra royal.

| | |
|-----------------------|---------|
| Tous les jours..... | OLYMPIA |
| En matinée..... | OLYMPIA |
| Fautouils..... | OLYMPIA |
| 1 franc..... | OLYMPIA |
| Et en soirée..... | OLYMPIA |
| 1, 2 et 3 francs..... | OLYMPIA |

LE PLUS BEAU SPECTACLE DE MUSIC-HALL

LUNDI 6 NOVEMBRE

Opéra. — Jeudi, à 8 heures, *Guillaume-Tell*.
Comédie-Française. — A 7 h. 45, *Orphée, le Voyage de M. Perrichon*.

Opéra-Comique. — Mardi, à 7 h. 30, *Carmen*.
Odéon. — Mardi, à 8 heures, *L'Espionne*.
Antoine. — A 8 h. 30, *Une amie d'Amérique*.
Athénée. — A 8 h. 30, *L'Âne de Buridan*.
Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 35, *Faisons un rêve* (S. Guity, Ch. Lysès).

Capucines (Gut. 56-40). — A 8 h. 30, *Tambour battant, revue ; le Plumet ; Pan ! pan ! pan ! au rideau !*
Châtelet. — A 8 heures, *Les Exploits d'une petite Française*.
Gymnase. — A 8 h. 45, *La Petite Dactyle*.
Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, *la Roussotte*.
Th. Michel. — A 8 h. 45, *Une femme, six hommes et un stège*.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Madame et son filleul*.
Apollo. — Tous les soirs, à 8 h. 15, *la Demoiselle du Printemps*. Jeudi et dim., mat. à 2 h. 30. (Central 72-21).

Théâtre des Arts (Wagram 86-03). — A 8 h. 30, *la Seconde Madame Tangueray* (Mme Berthe Bady). Mat. jeudi et dim.

Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, *Ca murmure !*
Cluny. — A 8 h. 15, *Un Lycée de jeunes filles*.
Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *la Marque de la Bête*, etc.

Renaissance. — A 8 h. 15, *le Chopin*.
Trianon-Lyrique. — A 8 heures, les Trente Ans de Théâtre.
Th. Réjane. — A 8 h. 30, *Mister Nobody*.

Scala. — A 8 heures, *la Dame de chez Maxim*.
Variétés. — A 8 heures, *Kil (Max Dearly)*. Location Gutenberg 09-92. Matinées jeudis et dimanches.

Vaudeville. — A 8 h. 30, *Crésus*.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Tél. Centr. 44-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, vingt vedettes : Bergeret, Fabris, Turcy, les Pérézoff, etc.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *les Mystères de l'ombre*. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73. Aujourd'hui, à 2 h. 20, mat. pop. à prix red. : *Sadounah*.

Omnia-Pathé. — Aujourd'hui, demain et après-demain, matinées populaires de 9 fr. 30 à 1 fr. Régina Badet dans *Sadounah*.

LES MATINÉES NATIONALES
à la Sorbonne

M. Gaston Deschamps a prononcé hier à la Sorbonne une allocution fort applaudie. L'orateur a traité ce sujet : *la Guerre et les Lettres françaises*, en rendant un fervent hommage à ceux qui sont dignes d'un « culte qui doit perpétuer d'âge en âge, sous notre ciel purifié, dans les âmes transformées, le symbole des grandes choses que nous devons confier, par tous les moyens dont disposent les lettres et les arts, à la mémoire de la postérité ».

Le programme de cette matinée a fait exécuter des œuvres de Beethoven, de Rimsky-Korsakov, de Gabriel Fauré, de Saint-Saëns, de Maurice Ravel, interprétées par l'Orchestre de la Société du Conservatoire, dirigé par M. Henri Rabaud. Mmes Ketty Lapeyrette et J. Camprond, Mmes Cécile Sorel et Suzanne Devoyod, Mme Marguerite Caponsacchi et M. Félix Galipaux ont ajouté à l'intérêt artistique de cette cinquième matinée.

— Non, bon papa, non, père, je ne me suis pas couchée !... L'orage, peut-être, me surexcitait un peu, mais il y avait autre chose que l'orage... Je ne suis pas pour rien la petite-fille d'un soldat... et Française d'abord !... Je ne me marierai pas la veille du jour où mon pays va entrer, comme vous le répétez tous deux, dans le plus terrible des conflits... alors que celui que j'appellerai mon mari gardera ce rôle de neutre que lui permet sa nationalité, et qui me ferait le mépriser !

Un silence profond accueillait cette déclaration ; elle donnait la mesure de ce caractère de jeune fille, que son entourage connaissait bien ; les phrases qui suivirent accentuèrent l'impression subie.

Devant son père et son grand-père, qu'elle regardait simultanément, Ghislaine montrait ce calme des résolutions prises sans effort, dans la logique du raisonnement aussi bien que dans l'élan d'une sensibilité toute naturelle.

Elle s'anima soudain :

— Non ! Non ! Non ! Jamais !... Je ne pourrais aimer à présent qu'un des miens... Un de mon sang, du sang qui va couler... Un de ma race... Un Français !

Le général avait saisi sa petite-fille dans ses bras :

— Ah ! mon enfant, mon enfant ! La voilà bien la race... Notre race qui ne mourra point !

Jacques de Saint-Priest se détournait, si ému qu'il n'eût pu articuler une parole.

Doucement Ghislaine se dégagea de l'étreinte de l'aïeul, pour continuer :

— Car, si ce mariage brillant, trop brillant, n'était pas, de mon côté, un mariage d'amour, pas plus que d'intérêt, vous m'en savez incapable, il ne me laissait point indifférente... Je n'aurais pas accepté M. Alhen comme mari, si je ne m'étais très bien rendu compte que je pourrais vraiment l'aimer... A cette heure, je suis

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : aujourd'hui lundi, Saint Léonard ; demain, Saint Ernest.

— 2 heures : Ouverture de l'exposition d'objets d'art profit de la Société de Secours aux Blessés militaires (Croix Rouge), 7, rue Royale.

— Matinée de bienfaisance au bénéfice des Soldats réformés pour tuberculose, 11, avenue de Suffren.

NOUVELLES DES COURS

— Le mariage de S. A. R. le prince Georges de Battenberg, fils de S. A. R. le prince Louis de Battenberg, qui fut premier lord de l'Amirauté anglaise, avec la comtesse Nadia Torby, fille de S. A. I. le grand-duc Michel de Russie et de la comtesse Torby, aura lieu le 15 novembre, en la chapelle royale du Palais de Saint-James.

CERCLES

— Reçus au scrutin de ballottage du Cercle de l'Union le baron Gontran de Dorlodot, présenté par M. de Ryckman de Betz et M. A. de Courtois ; M. Catargi, secrétaire de l'Association de Roumanie, présenté par S. Exc. M. Lahovary, ministre de Roumanie, et M. Ternaux Compans.

MARIAGES

— Nous apprenons le mariage de Mlle de Vassal-Montvill, fille du comte E. de Vassal-Montvill, chef d'escadrons à 7^e chasseurs, et de la comtesse E. de Vassal-Montvill, née de Bismarck, avec M. Léon de Barthès, baron de Montfort, lieutenant aviateur, décoré de la croix de guerre, fils du baron de Montfort, lieutenant au 6^e régiment d'artillerie, tombé au champ d'honneur, et de la baronne, née Drouillet de Sigalas.

— On annonce le prochain mariage de M. Paul Rousselle, fils de M. Albert Rousselle, ancien avocat général près la Cour des Comptes, décédé, avec Mlle Geneviève Babelon, fille de M. Ernest Babelon, membre de l'Institut.

NAISSANCES

— Mme François Gueneau de Mussy, née Cousino, a donné le jour à un fils qui s'appellera François, en souvenir de son père, mort au champ d'honneur.

— Mme de Brédenbec Châteaubriant, née de Vuillefroy de Silly, a mis au monde une fille : Geneviève.

DEUILS

Morts pour la France :

DEVAUX, colonel commandant le 31^e d'infanterie. — LON GARNIER, sous-lieutenant du génie. — GEORGES EVRARD, aide-major au 168^e d'infanterie. — L'abbé JEAN BOISSON, aide-major au 64^e chasseurs alpins. — DOCTEUR MAGNIER, aide-major de deuxième classe. — JEAN CASTARA, maréchal des logis.

— HYACINTHE PARMENTIER, maréchal des logis observateur au 11^e d'artillerie. — HENRI LEJEUNE, aspirant au 74^e d'infanterie. — LOUIS-EMILE ARNAUD, engagé volontaire, notaire à Digne.

— Un service pour le repos de l'âme de S. A. R. le prince Mircea, fils du roi et de la reine de Roumanie, décédé à Bucarest, a été célébré hier matin, en l'église orthodoxe roumaine de la rue Jean-de-Beauvais.

Nous apprenons la mort : de M. Ernest Courbet, receveur municipal, trésorier honoraire de la Ville de Paris, décédé à soixante-dix-neuf ans ;

De M. Antoine Moillier, conseiller général républicain du Puy-de-Dôme, maire de Billom ;

De Mme Paul Fédin, femme du docteur Fédin ;

De Mme Paul Thirion, née Marchand, décédée à Etampes ;

Du dernier combattant belge de 1830, M. G. Van Ghool, décédé à Chénée (Liège) à l'âge de cent six ans ;

De M. Louis Gabrielli, conseiller doyen à la Cour d'appel de Bastia, frère du sénateur de la Corse.

Du commandant Jacques-Antoine Cristiani, chef de bataillon en retraite, officier de la Légion d'honneur, titulaire des médailles de 1870 et de Tunisie, décédé à Saint-Michel-de-Pignone ;

De M. Georges de Vasson, décédé à soixante-dix-sept ans, dans son château de Greuille.

Epilepsie MALADIES NERVEUSES
Amélioration progressive - guérison
SOLUTION LAROYENNE 50 ans
Ph^{ie} DUREL, 7, B. Denain, Paris.

FEUILLETON D'EXCELSIOR DU 6 NOVEMBRE 1916

Pour le roi de Prusse !

ROMAN VECU

PAR

Georges MALDAGUE

PREMIERE PARTIE

La cloche du Vieil-Orme

CHAPITRE IV

— Pas encore, ma chérie, répondit le père, tandis que l'aïeul faisait un signe négatif.

Et le général, de sa voix la plus ferme :

— Si elle ne l'est pas aujourd'hui, elle le sera demain... Mais, mon enfant, tu ne l'es pas mise au lit ?

Ghislaine portait encore sa robe de bal. Pâle, les yeux bistrés, mais calme, et sur les lèvres une sorte de sourire très grave, elle répondit :

— Non.

Puis, voyant André incertain, plus disposé à se retirer qu'à rester :

— Je vous en prie, dit-elle, en se tournant vers lui.

Le jeune homme se colla à la muraille et ne bougea plus.

Copyright 1916 by Georges Maldague.
Tous droits de reproduction, traduction, adaptation dramatique ou cinématographique réservés pour tous pays.

Ayuntamiento de Madrid

Faits divers

PARIS

La tempête d'hier. — Durant toute la journée d'hier, vent a soufflé en tempête à Paris et dans la banlieue. Sur les boulevards et à travers les grandes avenues, les promeneurs dominicaux avaient fort à faire pour lutter contre les rafales qui projetaient au loin les chapeaux et rompaient fort malencontreusement l'harmonie des coiffures féminines.

D'autre part, les arbres, les palissades, les enseignes, les cheminées ont éprouvé durement les effets de la bourrasque, et, dans maints endroits, le sol était jonché de débris, lesquels, par bonheur, n'ont pas occasionné d'accident grave.

Victime de son imprudence. — Dans la matinée d'hier, vers 9 h. 1/2, une explosion s'est produite dans le logement occupé par Mme Gaste, 32, rue Labat, par suite de l'inflammation d'une bouteille d'essence placée imprudemment auprès d'un bec de gaz.

La locataire, très grièvement brûlée aux mains et à la tête, a été transportée à l'hôpital Lariboisière. Un commencement d'incendie, qui s'était déclaré, a été éteint par les pompiers de la caserne Château-Landon.

Cheval emporté. — Boulevard de l'hôpital, hier matin, un cheval attelé à une voiture de livraison appartenant à M. Barbaud, boucher, 136, rue Castagnary, s'est emballé.

Le véhicule a été renversé et son conducteur, Georges Magnaud, âgé de vingt-quatre ans, grièvement blessé, a dû être admis à l'hôpital de la Pitié.

Un sacre tamponné par un tramway. — Vers 2 heures de l'après-midi, rue de Tolbiac, une voiture de place a été violemment heurtée par un tramway.

M. Alexandre Teubois, âgé de quarante-neuf ans, demeurant 17, rue Sadi-Carnot, à Montrouge, qui occupait le sacre, a été blessé à la tête et transporté dans un état grave à l'hôpital Cochin.

Livresse fatale. — Un journalier, Gustave Leduc, âgé de quarante-cinq ans, réfugié du Nord, rentrait en état d'ivresse, la nuit dernière, dans l'hôtel meublé situé 124, rue Bolivar, quand, ayant ouvert une fenêtre au lieu de la porte de sa chambre il tomba du deuxième étage dans la cour de l'immeuble.

Relevé avec une fracture du crâne, il est mort peu après à l'hôpital Tenon, où on l'avait transporté.

DÉPARTEMENTS

Un journal cambriolé. — TOULON. — Des inconnus se sont introduits dans les bureaux du journal la République du Var et ont fracturé le coffre-fort, dans lequel ils ont trouvé 130.000 francs de titres des emprunts nationaux de 1915 et 1916 et 12.000 francs de numéraire qu'ils ont emportés. On n'a aucun indice sur les cambrioleurs.

Incendie d'un château. — RODEZ. — Dans la nuit de jeudi à vendredi, au cours d'un orage d'une violence extrême, la foudre est tombée sur les bâtiments du domaine d'Arsac et y a mis le feu.

Le château a été complètement incendié et les dégâts sont très importants.

La question des tramways

Une entrevue a eu lieu hier matin, à midi, au ministère de l'Intérieur, entre M. Malvy et les délégués du personnel des entreprises de transport en commun. M. Malvy a communiqué aux délégués grévistes les dernières concessions consenties par leurs compagnies.

— Tu agis en femme, prononça l'ingénieur, qui avait pris connaissance le dernier de la lettre de rupture et la rendait à sa fille.

— Laisse-moi te dire, fit l'aïeul, que je suis heureux, bien heureux que tu ne sacrifies point ce qu'on appelle un véritable amour à ton patriotisme.

— Grand-père, je le ferais également !... Comment ! toi... papa, Emmanuel, tous les hommes de notre famille, tous nos amis... Gaston Bertholle, André Delleville, tant d'autres... la France entière se lèverait comme elle va se lever, et je sentirais à mes côtés quelqu'un demeurer spectateur de la tragédie... Moi qui voudrais me battre aussi !... Non... la petite-fille du général de Saint-Priet !... Non... non... aimerais-je follement... que je n'aimerais plus !

Et Ghislaine, sa lettre à la main, sortit en regardant bien droit André Delleville, dont l'émotion était si profonde qu'une parole n'eût pu sortir de sa gorge serrée.

Elle avait passé, elle était partie, et ces trois étres, l'aïeul, le père... cet enfant de vingt ans qui l'adorait, fixaient sur la porte leurs yeux qui eussent désiré la voir encore.

Comme si l'intensité de ce désir eût recélé une puissance évocatrice, la jeune fille reparut, s'avançant cette fois très vivement.

Ses sourcils, en se rapprochant, barraient d'une inquiétude son front pur.

— Et Mrs Clearck ? prononça-t-elle.

Son père eut une idée géniale.

— Ma chérie, rentre chez toi... Je monterai tout à l'heure pour lui parler... C'est à moi à le faire... c'est à toi à annoncer ta détermination... à celui qui n'est plus ton fiancé.

— Merci, père.

Elle tendit encore son front au baiser paternel, et se pencha sur le général, qui venait de tomber

De leur côté, les délégués ont remis au ministre les résolutions adoptées dans leurs dernières réunions.

A leur sortie, les délégués grévistes ont résumé ainsi la situation :

« Les compagnies jettent du lest, mais nos revendications demeurent entières, et nous avons confiance... »

Les Vétérans au cimetière d'Ivry

Les Vétérans de 1870-1871 ont déposé, hier matin, une palme sur les tombes des soldats inhumés dans le cimetière d'Ivry.

Les vingt sections de Paris et celles de la banlieue avaient envoyé des délégations précédées de leurs drapeaux. MM. Mesnard et Deligaud, vice-présidents généraux, ont prononcé des allocutions.

L'orphelinat des travailleurs municipaux

M. Henri Rousselle, président du Conseil général, assisté de M. Aubanel, secrétaire général de la préfecture de la Seine, représentant M. Delanney, et de MM. Fiancette et Lemarchand, conseillers municipaux, a inauguré, hier après-midi, la colonie-orphelinat, fondée à Ville-Moison, près d'Épinay-sur-Orge, pour les enfants des travailleurs municipaux.

L'UNANIMITÉ
DU CORPS MÉDICAL
RECOMMANDEL'Aspirine
"Usines du Rhône"
MÉDICAMENT EFFICACE

LA GRIPPE

Le Tube de 20 Comprimés : 1 fr. 50
En Vente dans toutes les Pharmacies.

L'EAU MIRACLE cicatrise toutes PLAIES, Blessures, Ulcères, Suppurations, Moxes, Gorge, Hémorragies, Boutons, Rougeurs, Rides, Hémorroïdes. Flac. franc. 1 fr. 75 — SOLON, 31, Rue Saint-Lazare, Paris.

PilePOL RECHARGEMENT. économie 100 %, franc. 1 fr. 75 au Sclèrex. — Adm. à CRISTEL, ing. r. Pérou, Rouen. Représent. et dépôt, acc. de partout.

VENTE aux enchères, Nantes, rue Jean-Jacques-Rousseau, 7, les 14, 15, 16 et 17 novembre 1916, à 2 h. : Riche écriin bijoux (145 carats brillants), argenterie, tapisseries du XVI^e, bel ameublement. Exposit. 11 et 12 nov. Paul FEVRE, commiss.-priseur.

L'emploi dans les carrières industrielles
des officiers réformés

Un comité de patronage s'est fondé pour faciliter l'entrée dans certaines carrières industrielles et commerciales d'un certain nombre d'officiers des armées de terre et de mer réformés pour blessures de guerre. Ce comité réunit les représentants de grands groupements industriels, et il a pour présidents d'honneur le général Roques, ministre de la Guerre, l'amiral Lacaze, ministre de la Marine, M. Métin, ministre du Travail et de la Prévoyance sociale, et pour président M. Charles Laurent, premier président honoraire à la Cour des Comptes, président de l'Union des industries métallurgiques et minières.

L'Ecole Libre des Sciences Politiques organisera cet enseignement spécial, qui durera une année et sera sanctionné par un diplôme spécial. L'intérêt de cette initiative sera surtout pratique pour les officiers anciens élèves de Polytechnique, de l'Ecole Navale ou de l'Ecole spéciale Militaire.

Comme les débouchés offerts à ces officiers restent malgré tout assez restreints, l'Ecole se réserve de limiter le nombre de ses élèves. Les intéressés devront adresser au directeur, avant le 11 novembre, une demande sur laquelle il sera statué avant le 15 courant.

Arthritiques
DIABÉTIQUES - HÉPATIQUES
VICHY
CÉLESTINS
Élimine l'Acide urique.

LA BANDE
MOLLETIERE
THE PRATIC
Trois courbes - a spirale rectifiée
ne comprime pas
ne se déforme pas
ne s'effrange pas
Toutes nuances. Grands Magasins
Paris, Province, Colonies, Etranger
Manufacture et Bureau : 264-266, rue de Bourgogne
ORLÉANS (Tél. 4-33)

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volvra

dans son fauteuil, pour lui passer un bras autour du cou et l'embrasser sur ses cheveux blancs.

Puis, presque souriante, dégagée tout à fait du poids qui l'oppressait quand même, sortie de la lutte rapide et violente dont sa volonté triomphait sans qu'elle parût l'avoir subie, Ghislaine, tendant sa main fine, allongée de patricienne, sera la main robuste du lieutenant André Delleville.

Cette fois, elle était bien partie.

Et son père, la voix presque tremblante :

— Nous pouvons être fiers d'elle, en attendant qu'un autre en soit fier un jour... le mari que librement, cette fois, bien librement, elle se choisira !

— Et tu peux être sûr que, si je suis de ce monde, je ne m'en mêlerai pas, affirma le général. Quand je pense... quand je pense... Mais si elle savait cela... Ghislaine... elle serait capable de... de... nous en vouloir, de...

— De souffrir autant que nous... Ce n'est pas la peine, acheva Jacques de Saint-Priet : elle croira que Mrs Clearck, devant l'irréparable, a quitté brusquement le château... Elle ne se trompera pas, d'ailleurs... c'est bien devant l'irréparable qu'elle l'a quitté.

André Delleville portait, comme tout à l'heure, militairement la main à son shako à plumes blanches.

— Va, mon enfant, dit le général, nous nous retrouverons peut-être quand le canon parlera.

Ce jour-là, M. de Saint-Priet prenait le train pour Paris.

L'Américaine n'avait pas reparu.

Le lendemain samedi, Francis George Alhen envoyait télégraphiquement ces lignes à Ghislaine de Saint-Priet :

« Les événements nous séparent, les mêmes événements nous réuniront ; un jour prochain, peut-être, vous verrez ce que vaut celui que vous repoussez, celui qui vous aime, vous aimera,

comme nul au monde ne saura vous aimer. Ghislaine, je reviendrai. »

Elle donna la dépêche à son père, qui, son sang bouillonnant dans ses veines, comprit la menace.

Mme de Saint-Priet ne savait que ce que sa petite-fille lui disait et savait elle-même.

Elle approuvait pleinement sa résolution, n'osant peut-être s'avouer le regret qu'une occasion aussi brillante passât sans que son enfant pût la saisir.

Elle ne démêla point l'ambiguïté du télégramme ; elle non plus ne pouvait deviner.

Et elle excusa la façon dont Mrs Clearck quittait le château, mesurant sa contrariété à ce départ à bicyclette, sans bagages, en laissant dans son appartement malles et garde-robe.

Reviendrait-elle, ferait-elle tout enlever, demanderait-elle qu'on lui expédiât ce qui lui appartenait ?

Sa femme de chambre, qui ne devait arriver de Paris que ce vendredi soir, prévenue sans doute par télégramme, ne parut point.

Mme de Saint-Priet ferma elle-même l'appartement, composé de deux pièces, les mêmes qui formaient en bas, celui du général, puis remit les clés à son fils, qui les plaça dans le bureau de son père.

Hector Besse ne reparut aux Etangs que le samedi matin, pour y prendre un premier déjeuner confortable, et raconter à l'ingénieur sa très rapide odyssée.

Tout à fait à l'extrémité de la forêt stationnait une auto grise, dans laquelle montait, sa bicyclette chargée près du chauffeur, la femme rousse aux yeux verts.

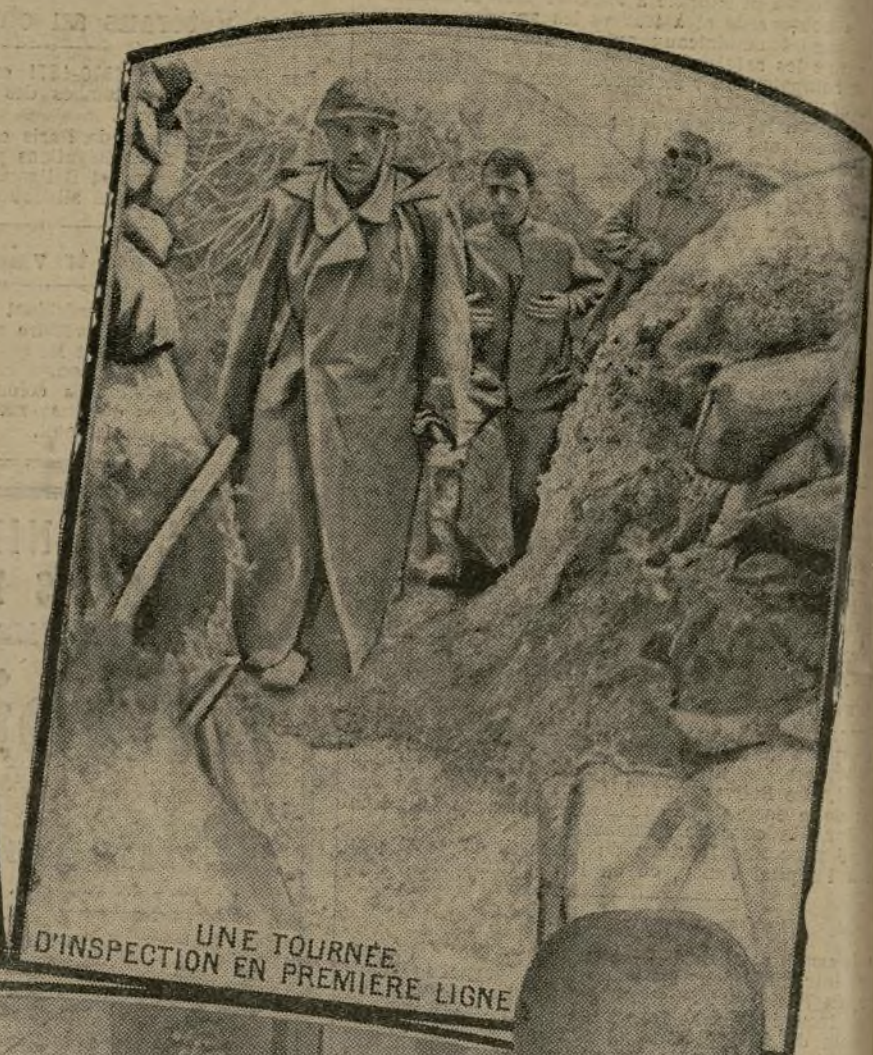
L'auto filait, il savait où, vers Monthermé ; les précautions préventives étaient prises.

(A suivre.)

Le général Lockwitzky, chef de l'armée russe opérant en France



LE GRAL SUIT
LES OPÉRATIONS D'UN POSTE D'OBSERVATION



UNE TOURNÉE
D'INSPECTION EN PREMIÈRE LIGNE



LE GRAL DANS SON CABINET DE TRAVAIL SUR LE FRONT

Les Parisiens et tous les spectateurs du splendide défilé des troupes alliées dans Paris, le 14 juillet dernier, se souviennent de la martiale silhouette du général Lockwitzky, commandant en chef des troupes russes sur le front français. Nous avons groupé ici trois instantanés de ce noble soldat qui, depuis lors, de la table de son quartier général aux postes d'observation en première ligne, n'a cessé de mettre sa science militaire et son dévouement entier au service de la France, nation alliée de sa patrie.